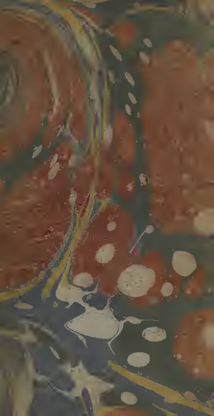

71553





ÉTRENNES DE SANTÉ, OU L'ART DE SE LA CONSERVER

PAR les préceptes qui donnent la vie la plus longue & exempte de maladies, avec différens préservatifs.

PRÉCÉDÉES

DE moyens sûrs pour remédier promptement aux différens accidens qui menacent la vie, & à une foule d'incommodités dont on est journellement attaqué.

1553

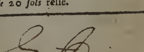
A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

Pour la présente Année.

Si tibi deficiant Medici, medici tibi fiant,
Hæc tria: mens hilaris, requies moderata, diæta.
S'il n'eſt nul Médecin près de votre perſonne,
Qui dans l'occaſion puiſſe être conſulté,
En voici trois que l'on vous donne :
Un fonds de belle humeur, un repos limité,
Et ſur-tout la ſobriété.
L'École DE *SALERNE.*

O bienfaiſante Hygie! O ſanté déſirable,
Aux richeſſes des Grands mille fois préférable,
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs:
Ce ſont des Dieux les plus grandes faveurs.
Épitre à MONTULÉ.

Le prix de ce Livre eſt de 12 *ſols* broché *& de* 20 *ſols* relié.



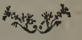
AVERTISSEMENT.

LA Médecine n'eſt pas ſeulement l'Art de guérir les Maladies ; elle eſt auſſi l'Art de conſerver la ſanté, de retarder les infirmités de la vieilleſſe, de prolonger la vie, enfin de garantir & prévenir les maux.

La ſanté eſt de tous les biens le plus précieux, c'eſt le plus riche tréſor que l'homme reçoit de la Nature, puiſqu'il eſt vrai de dire que ſans ce bien tous les autres ne ſont rien.

Il a été un tems où les hommes plus entendus dans leurs intérêts, voulant jouir des avantages qui réſultent de la connoiſſance du tempérament, du régime qui convient à chacun, & des moyens que l'on a pour prévenir les maladies ou les arrêter dans leur commencement ſans prendre eux-mêmes ce ſoin, ſe faiſoient viſiter en ſanté par des Médecins qui portoient le nom d'*Hygiéniſtes*, c'eſt-à-dire, conſer-

vateurs de la fanté, parce qu'ils s'appliquoient particulierement à cette partie de la Médecine appellée *Hygiene*, dont l'objet eft l'ufage modéré des fix chofes non naturelles, comme l'air, l'eau, le fommeil, la veille, le mouvement & le repos, les excrétions & fécrétions, enfin les paffions ou affections de l'ame, &c. Mais ce n'eft plus qu'auprès des Rois que les Médecins exercent cette partie de leur Art, & pour leurs amis ou pour eux-mêmes; cependant pour peu qu'on réfléchiffe, ne doit-on pas fentir qu'il eft beaucoup plus aifé de remédier à des maladies qui commencent, & des incommodités légères, qu'à des maux invétérés, & à des maladies graves? C'eft ce qu'on a eu en vue dans ces Etrennes.



Moyens sûrs de remédier promptement aux différens accidens qui menacent la vie, & à une foule d'incommodités dont on est journel'ement attaqué.

A.

ABEILLES. Lorsqu'on se sent avoir été piqué d'une abeille, il faut commencer par retirer l'aiguillon de l'insecte, bassiner la plaie avec de l'eau simple, tremper un linge dans une décoction tiède de fleurs de sureau, dans laquelle on aura délayé un peu de thériaque, ou, aussi-tôt après avoir retiré l'aiguillon, on previendra la douleur & l'enflure, en se frottant avec de l'huile.

Aigreurs d'estomach. Il faut avaler le matin & le soir pendant plusieurs jours un bol fait avec un demi gros de la poudre d'écrevisse, composée d'un scrupule de corail rouge préparé, & une suffisante quantité de sirop de corail. Rien n'est meilleur encore que la magnésie blanche, ou la poudre de Santinelli, à la dose d'une demi-once, dans un verre d'une légere infusion de mél'sse.

Alimens tombés dans la trachée-artere. S'il est tombé dans ce canal quelque aliment, il survient dans le moment une toux violente, accompagnée d'une douleur aiguë; & l'on peut périr dans cet état si l'on n'est promptement secouru. Les secours dans ce cas consistent à frapper fréquemment sur l'épine du dos, & à promener la barbe d'une plume dans

la gorge, pour provoquer le vomissement, & à faire éternuer, en soufflant fortement dans les narines du tabac ou du poivre blanc.

Aphtes, ou petits ulcères qui viennent à la bouche. Lorsqu'ils excitent de la douleur, il faut les bassiner souvent avec le lait dans lequel on aura fait bouillir des figues grasses, ou avec une décoction d'herbes émollientes, comme la mauve & la guimauve. Quand la douleur sera diminuée, on les bassinera avec une décoction d'aigremoine, mêlée d'un peu de miel rosat.

Araignées. Quand on en a été mordu, il faut laver la partie avec l'alkali volatil de corne de cerf, ou avec de l'eau de luce, & avaler le soir un demi gros de thériaque. Si l'on a avalé une araignée, ou si l'on a bu quelque liqueur dans laquelle cet insecte est tombé, il faut prendre deux grains d'émétique dans un verre d'eau tiède, & après l'effet de l'émétique, on avalera huit gouttes d'eau de luce dans un septier d'eau tiède.

Ardeurs d'urine. Il faut éviter les alimens liquides & solides, qui sont âcres & échauffans, & faire usage d'une boisson rafraîchissante dans laquelle on aura fait bouillir de la graine de lin.

Arsenic. Pour arrêter l'action d'un poison aussi terrible, faites prendre promptement & en très-grande quantité, à celui qui est empoisonné, des torrens d'eau tiède ou du lait, ensuite de l'huile d'amande douce par très-grandes cuillerées, & souvent réitérées; donnez plusieurs lavemens à l'eau de graine

de lin; tâchez d'exciter le vomissement du malade en lui mettant les doigts dans la bouche; ensuite il sera nécessaire que le malade ne prenne que du lait pour toute nourriture pendant six semaines. Si la gorge & la bouche restent enflammées, on fera un gargarisme de miel rosat & de sirop de limon. Il faudra néanmoins consulter quelques personnes de l'Art, pour parvenir aux moyens que certaines circonstances exigeront, tels que la saignée, si le pouls est fort, &c.

BLESSURES. *Voyez* les articles, Brûlures, Coupures, Ecorchures, Morsures, Piquûres, Playes, *& la page* 24.

Bourdonnement des oreilles. Pour faire cesser ce bourdonnement, introduisez dans l'oreille un coton imbibé d'huile d'amandes ameres, ou d'huile de lys; ou d'eau-de-vie coupée avec de l'eau commune; il suffit quelquefois d'exposer l'oreille à la vapeur de l'eau un peu chaude.

Boutons. Quand les femmes ont un bouton au visage, elles appliquent dessus une mouche, ce que l'on ne peut appercevoir. Pour le faire disparoître plutôt, il suffit de le frotter le matin avec de la salive, avant d'avoir pris aucun aliment; cependant, lorsqu'il est mûr, on peut couper le sommet avec des ciseaux, afin de procurer l'issue de la matiere purulente, & hâter le dessechement. Pour arrêter le bouton dans sa naissance, il suffit d'appliquer dessus une croûte de pain grillée, & la plus chaude possible. Mais si les bou-

tons sont multipliés, ils ne sont dûs alors qu'au défaut de la lymphe, & il faut avoir recours aux procédés de lait.

Brûlure. Lorsqu'elle est considérable, on battra un blanc d'œuf, avec deux cuillerées d'huile; on appliquera ce mélange sur la brûlure. Nous n'indiquons que ce remède, ayant l'avantage de pouvoir être préparé par-tout. Ses succès multipliés ôtent toute doute sur sa bonté.

CHAMPIGNONS. Il est très-important de sçavoir distinguer les bons champignons des mauvais; les premiers sont d'une moyenne grosseur, à peu-près comme celle d'une noix; ils sont charnus, pesants, blancs en dessus, rougeâtres en dessous; ils ont une consistance ferme, cassante, moëlleuse en dedans: mais ceux qui ont les qualités contraires, ont l'odeur désagréable, leur pulpe intérieure devient livide, lorsqu'elle est frappée par l'air. Ceux qui ont mangé des champignons veneneux ressentent des douleurs vives d'estomach, ils ont un vomissement difficile & douloureux, avec une soif inextinguible; des douleurs d'entrailles, des tranchées cruelles, un grand mal de tête, le visage allumé, le ventre enflé, les déjections abondantes, le pouls gros & plein, ensuite serré, suivi de sueurs froides; des foiblesses, des convulsions sont ordinairement les symptômes précurseurs de la mort: il n'y a pas de tems à perdre, il faut faire vomir abondamment avec une

chopine d'eau tiéde, dans laquelle on aura jetté six grains d'émétique. On donnera ensuite plusieurs lavemens à l'eau simple ; on fera boire largement de l'eau tiéde dans laquelle on aura délayé du sirop de limon, ou même mieux, du sirop de vinaigre jusqu'à agréable acidité. Si les symptômes sont menaçans, on fera prendre l'esprit de sel marin, à la dose de huit à dix gouttes dans un verre d'eau tiéde, & l'on réitérera cette dose plusieurs fois : on frottera ensuite le ventre, avec l'huile d'amandes douces ; on appliquera dessus des cataplasmes émollients, faits avec de la mie de pain & du lait : c'est une méthode très-louable, avant d'employer les champignons, de les faire bouillir dans une première eau avec une certaine quantité de vinaigre.

Chenille. Cet insecte cause une petite érésipele à la peau, sur laquelle il a rampé; il suffit de la baffiner avec une décoction de fleurs de sureau.

Chien enragé. Le chien menacé de la rage est abattu ; il ne mange point, il ne boit point ; il est comme aveugle, & va se heurter contre la muraille ; il a la queue entre les pattes, & ne reconnoît point son maître ; il n'aboie plus, & court après les autres animaux, mais sans les mordre, & une humeur jaunâtre sort de sa gueule en petite quantité ; & enfin il entre en furie par la présence de quelques liquides. Lorsqu'on est mordu par quelqu'animal que l'on soupçonne être enragé, le symptôme le plus sûr est l'hydro-

phobie, ou l'horreur de l'eau. Les précautions consistent à scarifier la partie mordue, à se faire saigner du bras, à prendre des bains pendant plusieurs jours, à se faire des frictions avec le mercure sur les extrêmités inférieures jusqu'à exciter la salivation, à boire quelques liqueurs aigrelettes, & à observer un régime humectant & relâchant. Quoiqu'on tienne la conduite que nous prescrivons, on ne doit pas négliger d'appeller promptement quelques personnes de l'Art pour diriger l'administration des premiers remèdes.

Chûte. Lorsqu'on a fait une chûte considérable, suivi d'engourdissement ou de perte de connoissance, ou d'hémorrhagie, il faut commencer par saigner, & éviter d'agiter & de secouer le malade: ensuite on fera des fomentations sur la partie affligée, avec des linges ou flanelle trempés dans de l'eau & du vin chaud. Quand les grands accidens auront cessés, on prendra pour boisson une légère infusion de vulnéraire Suisse.

Chûte de la luette. Lorsque la luette est tombée, on la fait remonter en la touchant avec du poivre qu'on porte jusqu'à elle sur le manche d'une cuiller à bouche; ou en soufflant dessus, avec un chalumeau, de la graine d'aneth pulvérisée. Si ces remèdes étoient insuffisans, prenez un scrupule de noix de galle, autant d'alun, autant de poivre, pulvérisés & mêlés avec un blanc d'œuf; ensuite, trois ou quatre fois par jour, vous tremperez dans ce mêlange le

bout d'un petit bâton garni de linge, & vous en toucherez la luette, elle ne tardera pas à reprendre sa situation naturelle.

Clou. Lorsque les douleurs sont vives, il est nécessaire de faire une saignée, sinon, on se contentera d'observer un certain régime, de n'user d'aucune nourriture liquide ou solide, qui soit capable d'échauffer. On appliquera sur le mal un cataplasme de lait, de mie de pain & de jaune d'œuf; ensuite, pour amener à suppuration, on appliquera un onguent fait avec l'oseille cuite dans du sain-doux; la suppuration établie, on ouvrira la tumeur pour en faire sortir le bourbillion; on pansera l'ulcère avec le baume d'arcéus, auquel on mêlera l'huile de millepertuis.

Colique. Lorsqu'on est attaqué d'une colique, quelle qu'en soit la cause, pour arrêter les progrès du mal, on fera boire une grande quantité d'eau tiéde; on administrera des lavemens avec une forte décoction de graine de lin, on mettra des serviettes chaudes sur le ventre, & on appliquera des cataplasmes émollients. Nous donnons comme remede certain & éprouvé cette recette. Prenez deux cuillerées de bonne huile, autant d'eau-de-vie, un casson de sucre; faites fondre & délayez le tout que vous avalerez. La douleur cesse quelques instans après.

Contusion. Lorsqu'elle est considérable, enveloppez la partie meurtrie avec un linge trempé dans du vinaigre & de l'eau tiéde;

changez ce linge toutes les trois heures le premier jour ; prenez pour portion une infusion faite avec des vulnéraires ; ajoutez une once de sirop de grande consoude.

Corps arrêtés entre la bouche & l'estomac. Quand un corps étranger est un peu avancé dans la bouche, on peut le retirer avec les doigts. Pour opérer facilement, on place le malade sur un fauteuil, la tête penchée ; on lui met entre les dents molaires un morceau de liége pour tenir la bouche ouverte, & avec la main gauche, on appuie sur la langue le manche d'une cuiller, tandis qu'on introduit la droite au fond du gosier. Si le corps est trop avancé, il est salutaire d'exciter le vomissement par quatre grains d'émétique dans un verre d'eau tiéde ; les efforts que le malade fera en vomissant, suffiront pour le chasser. Si le corps engagé dans l'œsophage, est de nature à pouvoir tomber dans l'estomach sans risque, comme les alimens, après avoir placé le malade comme nous avons dit, avec un poireau ou une bougie huilée & un peu échauffée, on le poussera pour le faire tomber.

Cors aux pieds. Le moyen le plus sûr est de les tremper souvent dans l'eau tiéde, de les amollir & en couper la superficie avec un canif, & éviter sur-tout de les faire saigner. On appliquera après cette opération une feuille de pourpier, de lierre, ou de joubarbe trempée dans du vinaigre (cette derniere est préférable) : il faut outre cela frotter le cor chaque matin avec l'une de

ces feuilles écrasées. On ne peut trop recommander de ne jamais faire usage de ces remedes qui se vendent dans les rues.

Coup. Voyez le mot *Chûte.*

Coup de sang Le coup de sang est cette apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute; cependant le mal peut être moins violent, & il faut essayer de conserver la vie au malade avec la plus grande célérité.

On lui découvrira la tête, on desserrera le col & les vêtemens, on lui liera fortement les cuisses sous le jarret; on le placera au milieu d'un air frais, de façon qu'il ait les pieds pendans; on lui soufflera dans les narines du tabac, ou on lui fera respirer des liqueurs les plus spiritueuses, on s'efforcera de ranimer la nature en lui faisant éprouver quelques douleurs. On lui donnera un lavement avec quatre onces de vin émétique trouble; il sera bon de tirer quelques gouttes de sang, en lui faisant une légere incision, en usant de précaution.

Coup de Soleil. Les signes qui le caractérisent, sont un violent mal de tête, les yeux rouges & secs; la peau chaude & aride, une grosse fievre, des étourdissemens & un assoupissement. Il faut faire une saignée au pied, mettre les jambes dans l'eau tiéde, prendre plusieurs lavemens émolliens, beaucoup se raffraîchir, & mettre sur la tête des serviettes trempées dans l'eau froide. Une feuille de papier sur le chapeau brise avantageusement les rayons du Soleil.

Coupure. Il faut la laisser saigner quelques

inftans; ne jamais mettre deffus de tabac ou autre corps âcre; il fuffit, pour opérer la guérifon, de mettre deffus un morceau de toile cirée, qu'il fera facile de faire en plongeant un morceau de linge dans un mélange de cire blanche fondue avec un peu d'huile qu'on laiffe un peu fécher.

Coufins. Piqûres de coufins. *Voy.* le mot *Abeille.*

DARTRES *farineufes.* Pour vous guérir, obfervez un régime rafraichiffant pendant huit jours, & prenez la tifanne fuivante; faites bouillir une once & demie de racine de patience fauvage, mondée&coupée par morceaux, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte: faites infufer deux gros de régliffe effilée, paffez, & ajoutez deux gros de fel de glauber, buvez-en quatre verres tiédes par jour; après le tems indiqué, il faudra fe purger dès le commencement, & frotter la dartre avec une décoction de fleurs de guimauve. Il faut obferver de rien appliquer qui foit adftringent, & fe méfier de tous gens à fecret, qui promettent prompte guérifon.

ECHARDES. Il faut les retirer fur le champ, tenir la partie dans un bain d'eau tiéde, & appliquer deffus un morceau de taffetas d'Angleterre. Si le corps eft trop enfoncé, il faut faire faire une légère incifion, afin de donner iffue; & pour éviter l'inflammation, il eft néceffaire d'expofer l'ob-

jet malade à la vapeur de l'eau chaude & d'appliquer dessus un cataplasme émollient; pour hâter la suppuration, on applique l'onguent de la Mere; l'abscès formé, on l'ouvre avec un bistoury, le corps étranger sort, & on panse la plaie, avec la charpie chargée de baume d'arcéus, & d'un peu d'huile de mille-pertuis.

Echauboulures. Il faut faire usage de bouillons rafraîchissans, &c. se purger ensuite avec deux onces de manne, une once d'électuaire lénitif, deux gros de sel d'epsom dans un verre de décoction de chicorée sauvage. On lavera les pustules avec de l'eau de sureau; mais si elles étoient considérables, il est bon d'avoir recours à la saignée avant de commencer.

Ecorchure. On se guérira facilement en appliquant sur l'endroit un linge couvert d'huile, ou d'un peu d'onguent *populeum.*

Engelures. Les moyens les plus efficaces pour les détruire, sont de se laver les pieds & les mains dans de l'eau très-froide ou prête à se glacer; mais si ce moyen étoit trop actif, on les trempera dans une décoction résolutive tiéde, faite avec de la pelure de raves, à laquelle on ajoutera un seizieme de vinaigre; si les engelures sont ouvertes, on appliquera un quart d'huile de rose, mêlé avec du blanc-rasis.

Enrouement. Pour le faire cesser, il ne faut que respirer par la bouche la vapeur de l'eau tiéde ou du lait chaud, & se gargariser.

Envies. Il faut avoir soin de les couper avec des ciseaux, & de ne jamais les arracher, il pourroit en résulter un panaris. Si une envie arrachée donnoit lieu à une légere inflammation, on la fera cesser, en exposant le doigt à la vapeur de l'eau bouillante.

Evanouissement. Lorsqu'une personne s'évanouit, il faut relâcher ses vêtemens, & lui jetter des gouttes d'eau froide sur le visage; on lui soufflera dans les narines de la fumée de tabac. Si ces moyens étoient inutiles, on secoueroit le malade, & on l'irriteroit par des impressions douloureuses.

FOULURES & ENTORSES. Dans le moment de l'accident, plongez la partie dans l'eau froide, & laissez-l'y quelques instans; ce remede est inutile quand il n'est pas fait sur le champ. Appliquez sur la partie une compresse trempée dans de l'eau & du vinaigre. Il ne faudra faire aucun mouvement avec la partie foulée, qu'on aura soin de tenir enveloppée.

GERSURES. Pour les guérir, il faut se laver avec du vin chaud, & appliquer dessus du miel rosat.

HALES. Especes de taches qui surviennent à la peau, causées par la chaleur du Soleil; on les fait disparaître en se lavant avec le savon d'Alicante, dissous dans l'eau, ou en se frottant avec l'esprit de citron, ou avec la pâte d'amande amere.

Hoquet. Lorsqu'il est violent, il suffit d'ex-

citer l'éternuement avec le tabac ; s'il devenoit plus fort, il faudra avaler quelques gouttes d'huile de canelle.

INDIGESTION. Les personnes qui en sont attaquées, doivent boire abondamment du thé léger & bien chaud, prendre coup sur coup plusieurs lavemens ; & si le vomissement ne vient pas, le provoquer en avalant quatre grains d'émétique dans un grand verre d'eau tiéde, & boire encore beaucoup par-dessus; il faut avoir soin de ne rien prendre qui échauffe, faute qui arrive très-souvent, & qui peut avoir des suites funestes.

LANGUE *chargée.* Ceux qui ont la langue chargée, doivent observer un peu de diete, & prendre des bouillons de chicorée sauvage, & il est bon chaque jour de se rincer la bouche avec un mêlange d'eau & d'eau-de-vie.

Lassitudes & Inquiétudes. On guérit l'une & l'autre, quand elles ne proviennent d'aucun travail forcé, en buvant beaucoup de petit lait, en se faisant faire des frictions sur tout le corps avec des linges chauds, observant de ne vivre que d'alimens doux & humectans.

MAL *de dents.* Quand une dent est cariée, il faut l'arracher ; mais pour calmer la douleur qu'elle cause, on trempera un peu de coton dans l'essence de gérofle, que l'on introduira dans le trou que la carie a produit. On appliquera sur la tempe une

emplâtre composée de farine de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic.

Médecines ordinaires. Faites une décoction avec les feuilles de chicorée sauvage, ensuite prenez deux gros de follicule de séné, deux gros de sel de glauber, un demi-gros de rhubarbe concassée; versez par dessus un verre de la décoction toute bouillante, & laissez infuser quelque temps; coulez l'infusion, délayez-y deux onces de manne, & passez.

Autre. Faites fondre deux onces de manne dans un verre d'une décoction de chicorée sauvage; passez-la, & délayez y ensuite une once de catholicon double, ou d'électuaire lénitif.

Migraine, ou *mal de tête*. Pour en modérer les douleurs, on appliquera dessus le front & sur les tempes un linge trempé dans le suc de feuilles de lierre, mêlé d'un peu d'huile rosat.

NOYÉ. Lorsque la personne noyée est retirée de l'eau, il faut à l'instant la déshabiller, la bien essuyer, & la tenir très-chaudement, en l'enveloppant, soit dans des couvertures ou des vetemens, ou dans un lit bien chaud.

On lui soufflera, par le moyen d'une canule ou autre instrument, de l'air chaud dans la bouche en lui serrant les narines.

On lui introduira de la fumée de tabac dans le fondement, en se servant de deux pipes, dont le tuyau de l'une sera introduit, avec précaution dans le fondement, les deux fourneaux de pipe appuyés l'un sur

l'autre, & quelqu'un souflant la fumée par le moyen d'une seconde pipe. On peut employer avec succès les lavemens de tabac.

On agitera le corps de la personne, en observant de ne la pas laisser long-tems sur le dos.

On lui chatouillera le dedans du nez & la bouche avec une petite plume. On lui soufflera dans le nez un peu de tabac.

On la frottera un peu rudement par tout le corps avec la flanelle.

Si la personne tirée de l'eau donne quelques signes de vie, on lui donnera peu à peu de l'eau-tiéde ; si cette eau passe, on lui donnera, de demi-heure en demi-heure, une demi-cuillerée d'eau-de-vie camphrée animée d'un peu de sel amoniac.

On mettra en usage tous les secours ci-dessus pour les Noyés, sans avoir égard au temps qu'ils ont été sous l'eau. Tous les signes de mort dans ce cas ne sont point certains. Il faut employer ce secours avec persévérance. Ce n'est quelquefois qu'après quatre à cinq heures qu'on a la satisfaction d'en voir l'efficacité.

ORILLONS (les) sont des tumeurs qui attaquent les deux grosses glandes situées entre l'oreille & la mâchoire ; il suffit pour les dissiper de se tenir la tête bien couverte, de boire une légère infusion de mélisse, de prendre quelques lavemens ; & de se priver de tous alimens visqueux ; il faut éviter de donner de la bouillie aux enfans.

Orties. Les piquûres d'orties font naître des ampoules, & une démangeaison insupportable; il ne faut point se gratter, mais bassiner avec du lait tiéde, mêlé à une forte décoction de cerfeuil, la partie offensée; au défaut, se servir de vinaigre mêlé d'un peu d'eau.

PANARIS, ou *Mal d'aventure.* Il commence par une douleur sourde, que l'on ressent à l'extrêmité des doigts, avec un battement léger qui augmente, & qui est ensuite accompagné d'une grande chaleur & d'une douleur vive; le malade ne goûte aucun repos ni jour ni nuit: lorsqu'on se craint menacé, il faut exposer le doigt pendant le plus de tems possible à la vapeur de l'eau bouillante, ou le tremper dans une eau mêlée d'eau-de-vie un peu plus que chaude. On arrête souvent ainsi le mal dans son principe; mais s'il augmentoit, il faut hâter la suppuration, en tenant le doigt enveloppé d'un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'un linge couvert d'onguent de la Merc. Lorsqu'on sentira un mouvement de fluctuation, pour procurer l'ouverture, on appliquer une emplâtre de diachilon gommé. Il est important de ne pas laisser séjourner l'humeur; alors on fera une légère incision, lorsqu'on soupçonnera que le pus sera formé, ce qui est indiqué par la blancheur de la peau. Lorsque l'ouverture est faite, on laisse sortir le pus, ensuite on remplit la plaie avec de la charpie chargée de baume d'arcéus,

mêlé d'un peu d'huile de millepertuis; on leve cet appareil tous les jours, & on en remet un nouveau; il faut observer un régime raffraichissant.

Puanteur de la bouche. Pour la corriger, il faut se gargariser la bouche tous les matins avec des eaux spiritueuses, comme l'eau des carmes, la lavande mêlée d'eau commune, se la nétoyer avec de la poudre tres-fine de myrrhe, & un autre de romarin mêlées ensemble, & se la rincer avec de l'eau de fleur d'orange; on remplit les dents cariées avec du coton, imbibé d'essence de canelle, ou de gérofle, ou avec une petite boule de cire, dans laquelle on aura mis un grain d'ambre ou de musc.

RHUME DE CERVEAU. On fera usage pour boisson d'une légere eau d'orge; ou fera bouillir dans l'eau des graines de nielle, & on exposera les narines plusieurs fois le jour à la vapeur de cette décoction, ou jetter sur des charbons ardens du sucre en poudre.

SAIGNEMENT DE NEZ. On l'arrête en se lavant les narines avec de l'eau très-froide, & en y introduisant un peu de charpie trempée dans de l'eau & du vinaigre.

Somnambule. Pour guérir un somnambule, il faut que quelqu'un de confiance se glisse à son insçu dans sa chambre à coucher, s'y cache armé de verges, & l'attaque au sortir

de son lit, lorsqu'il se prépare à ouvrir les portes ou fenêtres, & le réveille en le touchant. Ce moyen ne doit être employé que lorsque le Somnambule ne peut être en danger; il seroit nuisible de le réveiller en pareil cas, & l'on doit respecter son sommeil.

Autre moyen. Il consiste à placer à côté du lit, à l'insçu du Somnambule, un vaisseau rempli d'eau froide, de façon qu'il ne puisse en sortir sans le renverser sur lui. Les personnes sujettes au somnambulisme, doivent manger peu le soir, ne se livrer apres souper à aucun travail d'esprit, & ne se coucher que lorsque la digestion est faite.

Sueur des pieds. Il seroit dangereux de la faire cesser: mais on peut la détourner en portant des chaussons de toile cirée.

TACHES DE ROUSSEUR. Prenez un fiel de chevre, mêlez-le avec de la farine de pois jusqu'à consistance de bouillie, appliquez-en soir & matin; de plus, lavez-vous tous les matins, trois heures apres l'application de ce remede, avec de l'eau, dans laquelle vous aurez fait bouillir de l'eau de froment.

Taches de la petite vérole. Prenez telle quantité de limaçons que vous voudrez, avec leurs coquilles, & pilez-les avec partie égale de sucre candi; frottez soir & matin les parties attaquées.

Taie. La taie est une tache de l'œil qui attaque la cornée; il suffit de laisser tomber sur l'œil quelques gouttes de sucre de mou-

ron, fermer les paupieres, & de les assujettir avec une compresse & des bandes.

VERRUES. On se gardera bien de les arracher, il faut les lier avec de la soie que vous serrerez par dégrés ; melez à deux tiers d'eau un tiers d'eau-forte, ensuite coupez avec des ciseaux la superficie de la verrue, entourez-la de cire, plongez la pointe d'une épingle dans ce mélange, & laissez tomber la goutelette sur la verrue ; répétez cette opération. Ce remede doit être fait avec précaution ; mais le moyen suivant est plus sûr : prenez des feuilles de campanule, broyez-les, frottez-en les verrues, & réitérez souvent cette opération.

Verdet, ou *verd de gris*. Voyez le mot *Arsenic*.

Vipere. Le véritable remede contre la morsure de ce reptile, est l'eau de luce ; il faut en faire avaler six gouttes dans un verre d'eau, en même temps en donner à respirer & en bassiner la plaie avec une quantité de vin dans laquelle on aura mis de cette liqueur. A chaque demi-heure, on fait prendre par la bouche la même dose jusqu'à ce que le mal paroisse se ralentir ; alors on diminue l'usage de la potion, & on cesse de la bassiner. On ne peut trop recommander de porter toujours avec soi, sur-tout à la campagne, un flacon d'eau de luce, pour en cas d'événement, se garantir des suites funestes qui résulteroient, si l'on étoit éloigné de ce secours.

Vue trouble. Faites usage de la poudre suivante: prenez de l'euphraise séchée, une once; deux gros de semence de fenouil; de macis & de noix muscade, de chaque un gros; du sucre candi, une once; mêlez le tout ensemble pour quatre doses, que vous prendrez soir ou matin dans un verre de vin blanc.

Foiblesse de la vue. Prenez une infusion de fraise en guise de thé, & étuvez les yeux soir & matin avec le vin d'année, ou l'eau distillée d'ormin.

Nous ne sçaurions trop recommander d'être attentif à n'employer pour les yeux aucun remede âcre, spiritueux ou caustique, tels que l'eau-de-vie, l'esprit de vin, &c. parce qu'il n'y a point de parties plus délicates, dont la conservation soit plus utile à la vie.

Remèdes souverains & faciles.

Le miel guérit en peu de tems toutes sortes de plaies & de contusions. On l'étend sur un linge plié en quatre, & on l'applique sur la blessure, qu'il ne faut laver ni avec de l'eau: ni avec du vin. Au bout de 4 à 5 heures, on leve l'emplâtre & on en met une semblable qu'on lève à pareille distance. On continue s'il est néceffaire. La plaie se referme dans 24 heures au moins.

Contre l'Esquinancie.

Une cueillerée de poivre blanc moulu, autant de sucre rapé, & une quantité suffisante d'eau-de-vie pour délayer ces deux substances. On fait un peu chauffer le tout en remuant; & après l'avoir mis entre deux linges, on l'applique sur le col; on renouvelle ce topique jusqu'à la guérison qui est très-prompte, sans même faire usage des saignées.

ETRENNES



LES ÉTRENNES DE SANTÉ,

CONTENANT

L'ART DE SE BIEN PORTER.

PREMIERE PARTIE.

De l'Éducation Physique des Enfans.

ARTICLE PREMIER.

De la maniere d'avoir des Enfans qui soient sains & beaux.

§ I.

ON remarque que des Parens mal-sains, épuisés par la maladie ou par la débauche, font des enfans débiles, languissans, ou mal constitués. On remarque au contraire que des Parens sains, qui usent rarement du plaisir de

l'amour, font des enfans bien portans, d'un tempérament fort & robuste. On remarque encore que les Parens dont les humeurs sont empreintes de quelque venin, soit vérolique, soit écrouelleux, le communiquent à leurs enfans.

Pour faire un enfant sain & vigoureux, il faut donc que les Parens évitent tout ce qui peut déranger leur santé; qu'ils usent rarement du plaisir de l'amour; on doit se marier dans un âge où l'on ne croît plus; c'est ordinairement à la vingt-cinquieme année que nous cessons de croître. La mere, pendant sa grossesse, doit se donner de l'exercice; par ce moyen l'enfant devient plus fort & mieux musclé. Elle doit aussi prendre de bonne nourriture. Qui ignore qu'une mere qui vit misérablement donne un tempérament foible à son enfant?

Rien ne contribue davantage à la santé & à la formation d'un bon tempérament que la bonne qualité des alimens. Le dépérissement du corps & son mauvais tempérament dépendent souvent des pere & mere mal sains ou mal conformés, & mal assortis dans leur union conjugale; ce sont des faits qu'il n'est pas permis de révoquer en doute sans donner un démenti à l'expérience; nous en avons tous les jours des exemples dans les familles. Si le contraire se rencontre quelquefois, la bienséance nous empêche d'en approfondir les causes: mais ce qui peut nous instruire davantage à cet égard, ce sont les observations qu'on est en état de faire sur les

animaux domestiques de quelque espece que ce soit. Comme l'espece humaine ne differe point de celle des animaux à l'égard de la multiplication, il est certain que la nature doit agir en nous de même que chez eux. Aussi voyons-nous des Peuples qui ont d'autres loix & d'autres usages que les nôtres & dont le luxe n'a pas autant corrompu les mœurs, être mieux faits, plus grands & d'une santé plus ferme & plus robuste : tels sont les Flamands, les Hollandois, les Allemands & encore plus les Peuples sauvages.

§. II.

L'Abbé *Quillet*, Médecin, a fait un Poëme sur l'Art d'avoir de beaux enfans. * Il exige surtout du côté de la mere une imagination vive, qui se laisse frapper agréablement, mais vivement, par toutes sortes de beaux objets. Si une mere, dont l'imagination est vivement, mais désagréablement agitée par la vue d'objets difformes, imprime sur le fruit qu'elle porte l'image de l'objet qui l'a affecté désagréablement, elle peut pour la même raison lui imprimer les beaux traits qui l'ont charmée. On comprend assez que

* Ce n'est pas la premiere fois que la Poësie a répandu des fleurs sur la science la plus utile à l'humanité. Nous connoissons déja les Poëmes Latins de Syphilis de *Fracastor*, le Poëme sur l'Inoculation, par l'Abbé *Roman*, l'Ode sur le même sujet, par *M. Dorat*; mais il étoit réservé à *M. Géoffroy* de faire parler le Dieu de la Poësie & de la Medecine, en Vers digne du siecle d'Auguste.

c'est surtout dans le tems de la conception que la mere doit exercer son imagination pour avoir de beaux enfans. Ce que nous disons ici pourra paroitre ridicule à plusieurs. J'ai des exemples si singuliers de ce que j'avance, qu'ils me forcent à surmonter la répugnance que j'ai à me croire moi-même.

ARTICLE II.

De l'Education physique des Enfans.

§ I.

L'ENFANT qui naît est couvert d'une crasse souvent dangereuse. Il convient de le laver. Il n'y a rien de meilleur qu'un tiers de vin & deux tiers d'eau tiéde. Si la crasse dont il est couvert est trop épaisse, on peut y ajouter un peu de savon. Il faut s'abstenir de continuer à laver l'enfant avec l'eau tiéde. L'eau froide est préférable, elle fortifie, elle assûre une santé ferme & robuste; elle empêche les convulsions & mille autres maladies. L'eau tiéde fait des effets contraires. Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés avec l'eau froide; à moins qu'ils ne soient si foibles qu'ils ayent besoin de cordiaux & d'autres remedes; ou que le tems ne soit si froid, qu'ils aient besoin de rester dans une chambre où il y ait du feu.

L'estomac d'un enfant qui vient de naître est rempli d'une matiere visqueuse, appellée *meconium*, qui est la source de mille maux, si elle ne s'évacue. Quand elle ne s'évacue point, rien n'est meilleur que de faire vomir l'enfant, en irritant son gosier avec les barbes d'une plume. Si ce moyen est sans succes, on fait bouillir cinq ou six grains d'*ipécacuanha* dans un peu d'eau. Quand cette eau a bouilli, on l'aromatise avec de l'eau de canelle; on en fait prendre à l'enfant quelques cuillerées de quart d'heure en quart-d'heure, jusqu'à ce que l'on voie qu'elle a produit quelqu'effet. On peut réitérer plusieurs fois ce vomitif, si le petit malade n'en étoit point soulagé des la premiere fois.

Il convient sur-tout, en commençant d'écrire sur l'éducation physique des enfans, de parler de l'estomac. L'estomac est dans tous les animaux la source de la santé. Les Anciens ont fait sur l'estomac quatre Vers dont voici le sens, qui devroient être connus de tous les hommes. *Quand l'estomac se porte bien, le corps se porte bien; quand l'estomac est malade, le corps est malade.*

Cette doctrine des Anciens est d'une vérité si constante, que la plupart des maladies des enfans & des adultes viennent de l'estomac. Un Lecteur curieux peut faire attention que tout ce que nous dirons dans ces Etrennes a un rapport direct ou indirect à l'estomac. Quiconque sait bien diriger & gouverner son estomac, peut-être non-seulement Médecin de soi-même, mais aussi des autres.

§ II.

C'eſt une pratique pleine de dangers d'emmailloter les enfans. Le maillot tue un nombre infini d'enfans. Il les empêche de devenir auſſi forts qu'ils le feroient, s'ils avoient l'uſage libre de leurs membres. Le maillot empeche les enfans de reſpirer librement. Il fait des boſſus, des tortus. Les Américains n'emmaillotent point leurs enfans. On ne voit point chez eux des enfans eſtropiés pour le reſte de leur vie.

Le plus grand mal des maillots eſt d'empêcher les digeſtions, de priver l'enfant du mouvement des pieds & des mains, néceſſaire pour que la circulation du ſang & les ſecrétions ſe faſſent bien.

§ III.

On doit donner à un enfant, autant qu'il eſt poſſible, une nourrice accouchée depuis peu; il faut qu'elle ſoit ſaine; une nourrice malade, gâtée par la vérole ou par quelqu'autre virus, le communique à l'enfant qu'elle allaite.

Il faut qu'une nourrice ſoit d'un âge moyen; il faut éviter de prendre celles qui ſont ſur le point de ceſſer d'être réglées. C'eſt ordinairement à quarante, ou quarante-cinq ans que les femmes ceſſent d'être réglées.

Il faut qu'une nourrice ne ſoit point dans la miſere. Les malheureux qui manquent de

nourriture ont leurs humeurs qui dégénèrent. Ceux qui mangent de mauvaise nourriture, engendrent aussi de mauvaises humeurs.

§ IV.

Il seroit à souhaiter qu'un enfant fut nourri par sa mere, sans être dans le cas qu'un lait étranger & mercenaire fasse sa premiere nourriture, car c'est un vrai hazard quand il se rencontre une nourrice dont le tempérament soit absolument semblable à celui de la mere qui l'a porté dans son sein. Dans ces circonstances, je conviens qu'il pourroit être élevé tout aussi bien que s'il avoit succé le lait de celle qui l'a mis au monde. Mais quelque bon & sain que puisse être le lait de cette nourrice, cela ne suffit pas, car il faudroit qu'il fut pareil à celui de la mere, & c'est ce qui n'arrive presque jamais : en voici la preuve. Si la nourrice devient enceinte dans le tems qu'elle allaite un enfant étranger, cet enfant en contracte une maladie & est en danger de périr ; il n'en est pas de même quand la mere qui l'a engendré & qui le nourrit, devient enceinte. Cela ne lui fait pas à beaucoup près autant de tort : signe certain & évident que le lait d'une femme étrangere n'a jamais pour un enfant la même qualité que celui de la véritable mere, puisqu'une foible altération dans le lait, causée par la grossesse, devient nuisible au nourrisson étranger & ne l'est point à l'enfant formé du même sang.

§ V.

On doit faire attention que la bouillie que l'on donne aux enfans ne soit point trop épaisse. En général la bouillie est indigeste: elle ne devroit pas être l'aliment des enfans. Quand les enfans ne la digerent pas bien, elle leur occasionne la colique ou le dévoiement. On pourroit substituer à la bouillie, du lait bouilli avec du pain, de la panade, de la soupe, &c.

§ VI.

On comprend assez que les liqueurs spiritueuses, les viandes, les alimens trop solides, trop salés, ou difficiles à digérer, ne conviennent point à un enfant âgé de quelques mois; la foiblesse de son estomac demande qu'on lui donne des alimens de facile digestion, qu'il mange peu, mais souvent. L'on s'imagine souvent que les pleurs d'un enfant sont les cris de la faim. Les pleurs sont souvent l'effet du mal-aise que lui donne un estomac trop rempli. Ceux qui donnent beaucoup à manger à leurs enfans dans l'espérance de les fortifier, se trompent. Tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins l'affoiblit. Le trop d'aliment produit de mauvaises digestions; de mauvaises digestions produisent la colique, le carreau, les écrouelles.

§ VII.

Quand un enfant avance en âge, on peut

lui donner des nourritures plus solides. On doit toujours faire attention si les enfans digerent bien la nourriture qu'on leur donne. C'est par la consistance des matieres stercorales qu'on juge qu'un enfant digere bien.

§ VIII.

Il faut renouveller le plus souvent que l'on pourra l'air des endroits que les enfans habitent. L'air de la campagne convient mieux aux enfans que celui des Villes. J'ai vu à Paris des enfans tres-sains quand ils revenoient de nourrice, devenir très-mal-sains quand ils avoient respiré quelque tems l'air de certains quartiers de Paris.

§ IX.

Il faut donner aux enfans le plus de mouvement qu'il est possible dès qu'ils ont quelques semaines ; (car les premiers jours de leur vie sont destinés par la nature au repos & au sommeil). On peut pour ce sujet les porter sur les bras, sur des petites voitures. L'exercice ou le mouvement fortifie les enfans.

§ X.

Les usages les plus pernicieux, sont ceux qui regnent avec le plus d'empire & qui s'étendent avec le plus de facilité ; un des plus universels & en même tems des plus mauvais est celui de remuer de côté & d'autre un en-

fant, soit sur les genoux, soit dans son lit, pour le provoquer au sommeil. Cet usage a même paru d'une utilité si essentielle, que le petit lit dans lequel on fait reposer les enfans, a pris une forme propice à ce mouvement, & un nom qui exprime l'action. Mais cette méthode de bercer est absolument abusive & directement opposée au but que l'on se propose en la suivant.

Ce balottement n'endort les enfans que parce qu'il les étourdit & fatigue inutilement leur cerveau; & comme les fibres en sont extrêmement tendres, il y peut causer les plus fâcheux effets. D'ailleurs le mouvement nuit à la digestion & empêche qu'elle ne se fasse naturellement. Il peut même occasionner des vômissemens à l'enfant; aigrir ou altérer le lait qu'il a encore dans l'estomac & ainsi leur procurer de violentes tranchées. Faut-il après cela s'étonner si tant d'enfans périssent par les vers, les tranchées & maux de ventre.

§ XI.

Si les enfans ont quelque écoulement par la peau, il faut bien se garder de l'arrêter, il faut en favoriser la sortie autant qu'on pourra, faire sur-tout attention dans ce tems que l'enfant ne mange que des choses saines qu'il digere aisément, & qu'il vive en bon air: on peut aussi de tems en tems lui retrancher quelque chose de ses petits repas. Si ces écoulemens sont opiniâtres, ils

peuvent être l'effet du lait. Dans ce cas il convient de changer la nourrice, de lui faire prendre de l'infusion de quelque plante apéritive, celle des fleurs du tilleul à laquelle on ajoute un peu de sucre, &c. & de le purger de tems en tems avec une once de fleurs de pêcher composé.

§ XII.

Quand les enfans croissent en âge, il faut leur donner plus d'exercice. Il faut les laisser promener, courir tant qu'ils veulent. Dès qu'ils sont en état de marcher, il faut les accoutumer au froid, à être vêtus légérement en toute saison. Un froid médiocre n'incommode pas les enfans si fort que l'on pense. Il est salutaire, il affermit la santé. L'habitude d'élever les enfans dans un appartement chaud est nuisible; cette chaleur dérange la transpiration lorsque l'on s'expose au moindre froid, & occasionne toutes sortes de maladies.

§ XIII.

Il seroit à souhaiter que les meres se chargeassent du soin de sevrer leurs enfans; leur présence seule peut attirer l'attention de tous ceux qui les environnent, & l'amour maternel est incessamment dans le cas d'écarter ce déluge de maux auxquels ces enfans sont ordinairement en proie chez ces fem-

mes ignorantes & avides, qui font surtout dans les Villes le dangereux métier de sevreuses. Nous nous attendons bien que tout ce que nous disons ici sera en pure perte, pour la plupart des femmes. Mais doit-on s'étonner qu'une mere qui a dédaignée de nourrir son enfant de son propre lait, veuille encore se dispenser du soin de le sevrer par elle-même.

§ XIV.

On doit avoir attention sur-tout de ne point serrer les enfans dans leurs habits. La gêne que les lacets, les corps, les habits étroits leur occasionnent, les empêchent d'épaissir également, de croître & de se fortifier. Le corps d'un enfant est comme le corps d'une plante : si on serre une plante, on l'empêchera de croître dans l'endroit où on l'aura serrée. Le plus grand mal que les corps font, est de déranger les digestions, & de troubler les sécrétions. C'est de la bonté des digestions & des sécrétions, que dépend la santé.

§ XV.

Il arrive quelquefois que les enfans viennent au monde rachitiques, les jambes ou les cuisses comme torses ou courbées ; on corrige cette difformité, sur-tout par un régime de vie fortifiant, en couchant l'en-

fant sur un lit dur, en lui donnant des nourritures saines, & en lui faisant prendre un exercice modéré dans un bon air. *

§ XVI.

Les Anciens portoient plus loin que nous les soins qu'ils prenoient d'embellir le corps & d'apprêter la figure. Galien fait mention en plusieurs endroits, d'une espece de Pensionnat, que notre frivolité n'a pas encore imaginé, & les *Andrapodocapeloi* ne tarderont pas à être connus parmi nous. C'étoient des Grecs qui logeoient de jeunes filles, des Eunuques & de jeunes Garçons, sans toutefois qu'il fût question d'aucune sorte de débauche dans leur commerce. Leur ministere étoit d'employer les moyens d'embellir le corps de ceux qu'on leur confioit: ils avoient coutume de laver le visage de leurs éleves avec de la décoction d'orge passée, de la farine de feves & quelquefois du nitre, afin de *brillanter* le visage; ils battoient les hanches de ceux qui étoient maigres, avec des cordes, & les frottoient ensuite d'huile, apparemment pour assouplir & fortifier des parties trop peu nourries. Aux

* On remèdie très-facilement aux difformités tant des parties supérieures qu'inferieures avec les corps du sieur *d'Auffemont*, Maître & Marchand Tailleur des Dames de France, rue de la Verrerie, seul & unique approuvé de la Faculté de Medecine de Paris, & les Bottines artistement faites par le sieur *De la Génévriere*, Chirurgien Bandagiste, rue Notre-Dame.

jeunes filles, ils ferroient les côtés avec des bandelettes, afin de relever la gorge & la foutenir, & pour remplir les hanches, ils leur faifoient tomber les poils qui déparoient les joues ou quelqu'autre partie dont ils vouloient tirer plus d'avantages. Ils leur apprenoient les moyens de conferver cet air de fraîcheur que l'ufage fe hâte trop de diffiper & peut être auffi ceux de tromper l'Amour.

§ XVII.

C'eft une fort mauvaife habitude de faire peur du loup, ou du revenant aux petits enfans pour les engager à être fages. Cette habitude rend les enfans timides, leur donne des frayeurs, des faififfemens quand ils font feuls, & leur occafionne des maladies fouvent dangereufes.

§ XVIII.

Je ne fais fi c'eft un bien d'élever les enfans dès qu'ils ont l'âge de raifon dans l'étude des principes des langues difficiles. La tenfion de l'efprit néceffaire pour apprendre les principes d'une langue, ne peut-être que nuifible à la fanté. Il eft certain que fans cette demangea'fon que les enfans ont de caufer en claffe, de jouer, de s'agacer mutuellement, nous verrions nombre d'enfans hypocondriaques, foibles & valétudinaires.

§ XIX.

Il est une attention que l'on doit avoir pour les enfans qu'on destine à travailler ; il faut éviter de les laisser porter de gros fardeaux. Un travail précoce auquel on astreint les enfans est un mal physique pour l'État. Un travail précoce détruit le corps, fait vieillir, abrège la vie. C'est pour cela que nous voyons souvent réunis dans de petits Paysans de douze à quinze ans, des physionomies de vingt ans & des corps de quinze ans. Le travail précoce les fait souvent tomber dans une consomption qui les tue de bonne heure.

§ XX.

Nous ne pouvons pas mieux finir le Chapitre de l'éducation physique des enfans qu'en recommandant de leur faire prendre beaucoup d'exercice, de les envoyer de tems en tems respirer l'air de la campagne. Je me rappelle que restant dans un Collége où le Principal nous envoyoit rarement promener à la campagne, où nous avions peu de récréations après les repas, je voyois plusieurs Ecoliers malades, languissans. Le Principal consulta un Médecin prudent, qui lui répondit que l'indisposition de ses Ecoliers venoit de leur vie trop sédentaire, qu'il falloit les envoyer promener tous les jours de congé à la campagne ; établir après les repas des jeux qui procurassent au corps un exercice

modéré, & obliger tous les Etudians de se livrer à ces jeux.

§ XXI.

Il faut éloigner des enfans toutes les occasions qui peuvent les faire penser à l'amour. On peut leur dire en général que l'amour est l'amitié. Les plaisirs de l'amour detruisent les forces du tempérament des enfans, ils les rendent foibles, languissans ; ils excitent la phtysie & la pulmonie. Nous avons beaucoup d'exemples d'enfans à qui les plaisirs de l'amour ont causé la mort. Apprendre aux enfans ce que c'est que l'amour, c'est leur faire boire un poison lent, qui détruit insensiblement les forces du tempérament. Ce poison opère d'autant plus sûrement, que les enfans aiment à s'en enivrer. Des Parens qui s'apperçoivent que leur enfans s'adonnent à la masturbation, doivent les avoir continuellement sous leurs yeux, & les faire lever dès qu'ils sont éveillés.

La plûpart des santés foibles des enfans vient de ce qu'ils se livrent à l'amour. Il faut croître avant que d'aimer & d'engendrer.

§ XXII.

Il seroit difficile de déterminer l'âge auquel l'homme devient capable de produire son semblable, & le tems où il cesse d'avoir des desirs. Le Docteur *Venette*, dans son Tableau de l'Amour-conjugal, cite des ob-

ſervations qui prouvent qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'eſt trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de meres. Il n'y a pas longtems que l'on a vû à Paris un exemple de cette eſpece de phénomene. On trouve dans les Annales de Suabe, qu'en 1278, une fille qui n'étoit âgée que de huit ans, accoucha d'un garçon; & Saint Jerôme aſſure, qu'un enfant de dix ans engroſſa une nourrice avec laquelle il coucha. Au reſte, le climat influe beaucoup ſur la diſpoſition plus ou moins avancée, qui rend propre à goûter les plaiſirs de l'amour. Des Relations témoignent que celui qui veut ſe marier dans le Royaume de Calicut, doit prendre une fille, pour la trouver vierge, au-deſſous de huit ans. Aux Maldives, les filles ne ſont pas tout-à-fait ſi précoces, mais à dix & onze ans, on ſe preſſe de les marier, parce que, diſent les Peres, c'eſt un grand péché que de leur laiſſer endurer *néceſſités d'hommes*. Il y a dans l'Inde des contrées où les femmes accouchent à ſept ans, & ſont vieilles à trente-ſix.

§ XXIII.

L'éducation phyſique du ſexe ne differe point de celle que nous venons de preſcrire pour les hommes. Comme les femmes ſont plus foibles, elles ſont expoſées à un plus grand nombre de maladies que les hommes; on doit donc être plus attentif à fortifier le tempérament des jeunes filles par l'exercice,

par un régime de vie convenable, que le tempérament des jeunes garçons.

La Nature assujettit les femmes à un écoulement de sang périodique : cet écoulement commence quelquefois à douze ans ; quelquefois à seize ans. Les jeunes filles sont alors souvent exposées à avoir les pâles-couleurs, à contracter des maladies de langueur. On s'imagine qu'en provoquant leurs règles par l'usage des remédes échauffans, on les guérira. On se trompe. Le retardement de leurs regles n'est pas la cause de leurs pâles-couleurs ; mais leurs pâles-couleurs sont la cause du retardement de leurs règles. On prévient & on guérit cet état de langueur, en fortifiant le tempérament du sexe par l'exercice, par l'usage d'un bon air, & des bons alimens.

Il faut convenir cependant qu'il est aussi des femmes en qui le retardement des regles cause les pâles - couleurs. La nature du sang menstruel est un sang vicieux, qui nuit à la masse du sang, qui peut causer les pâles-couleurs. Les vaisseaux de la matrice, qui ne sont pas encore assez développés, peuvent empecher le flux du sang menstruel. Le mariage ou l'exercice conviennent dans ce dernier cas.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

De l'Education physique des adultes, du choix des choses non naturelles, comme de l'air, des alimens, &c. pour se bien porter.

ARTICLE PREMIER.

De l'Air & du Régime de vie que l'on doit suivre dans ses différentes températures, les differentes saisons ; du choix des demeures, &c.

§ I.

L'AIR trop chaud ou trop sec dissipe les parties les plus fluides de nos humeurs, donne lieu aux maladies inflammatoires & à la mélancolie. On prévient ces effets, en jettant çà & là de l'eau dans son appartement, en y ayant des vases pleins d'eau dans lesquels on met des branches de saule, de peuplier, de sureau, d'obier & de muriers; en se baignant souvent, mais non long-tems; les bains même froids, qui sont longs

peuvent affoiblir. Ceux qui durent peu de tems fortifient.

C'eſt ſur-tout dans les grandes chaleurs qu'il convient de modérer l'uſage de la viande, des aromates, des liqueurs fortes ; qu'il convient de vivre de végétaux, de mêler ſon vin avec beaucoup d'eau. C'eſt un régime de vie contraire à celui que nous preſcrivons, qui donne aux Italiens un tempérament mélancolique, & qui cauſe tant de fiévres malignes que nous voyons dans le tems des grandes chaleurs.

Comme l'air trop chaud affoiblit beaucoup, il faut prendre garde de ne pas tout-à-fait abandonner l'uſage des fortifians. Les rafraîchiſſans que nous avons conſeillés dans les tems chauds, ne doivent ſervir qu'à tempérer les fortifians, comme le vin, les aromates.

§ II.

L'air trop froid occaſionne les maladies inflammatoires, la gangrène. Le corps perd beaucoup de ſa ſubſtance pendant le tems froid. Notre appétit augmente dans le tems froid. On boit & on mange aſſez impunément ce que l'on veut dans le tems froid. Les forces de l'eſtomac ſont plus grandes dans ce tems.

Il faut éviter dans les tems froids de reſpirer un air trop chaud, & de s'expoſer enſuite au froid. Cette viciſſitude occaſionne des rhumes, des fluxions de poitrine. L'habitude de vivre dans les tems les moins froids, dans

des appartemens chauds, occasionne la plûpart des rhumes & des rhumatismes que nous voyons au commencement de l'hyver; l'habitude de vivre dans une atmosphere froide, empêche ces maladies.

Un froid modéré rétablit la transpiration dans ceux chez qui elle est dérangée; il fortifie le corps, il le rend plus leste, plus agile. Le grand chaud opère des effets contraires.

C'est une fort mauvaise habitude de se chauffer avec du charbon ou de la braise qui ne soit pas sous une cheminée. Il n'y a pas d'année que la vapeur du charbon ou de la braise ne fasse mourir quèlqu'un. Les personnes qui se sentent incommodées de la vapeur du charbon, se trouvent soulagées dès qu'elles sont au grand air. L'on se trompe en croyant que pour éviter le danger du charbon ou de la braise allumés, il suffit de les avoir laissé brûler au grand air ou d'y avoir jetté du sel, ou mis un morceau de fer dans le vase où ils s'allument. Le charbon qui ne flamme pas sous une cheminée, exhale un esprit subtil qui détruit le mouvement de nos nerfs. Quand il est allumé sous une cheminée, l'esprit qu'il exhale ne parvient pas jusques à nous.

§ III.

Un air trop humide affoiblit extraordinairement les forces du corps, il cause des diarrhées, des péripneumonies fausses. On corrige ce défaut de l'air par le feu, en se chauffant dans cette constitution de l'air, en suivant

un régime de vie fortifiant. Il faut corriger par la force desalimens la foiblesse des élémens.

§ I V.

Un air pesant est sain. Celui qui est léger incommode les phtysiques & ceux qui ont la poitrine froide. Ils peuvent éviter cet inconvénient en choisissant leur demeure dans les lieux les plus bas de la ville.

§ V.

Pour déterminer sûrement les effets de l'air d'un lieu, il faut connoître les vents qui y soufflent, l'endroit d'où ils soufflent & les exhalaisons & les vapeurs qui y regnent. Si les vents qui passent dans un endroit ont parcouru des lieux mal sains, ils apportent avec eux mille principes nuisibles à la santé. Hypocrate préserva sa Patrie de la peste, en faisant allumer de grands feux du côté d'où les vents souffloient. Il faut remarquer que le feu détruit tous les poisons, & que la peste étoit dans le pays d'où les vents souffloient dans la Patrie d'Hypocrate.

On détermine encore sûrement les effets de l'air d'un endroit, quand on connoit la maniere de vivre des habitans, la structure de leurs maisons.

L'air de Paris, ainsi que celui des Villes qui sont fort peuplées, dont les rues sont étroites & les maisons hautes, est mal sain. La mal-propreté empêche aussi souvent l'air

& occasionne des maladies épidémiques. On les a souvent fait cesser dans les villages, en comblant certains égoûts où l'on met le fumier pour le faire pourrir.

Il est important, comme l'on voit, d'étudier la nature de l'air du pays & des demeures que l'on veut habiter.

§ VI.

Une maison est mal-saine quand le rez-de-chaussée est humide & n'est exposé à aucun vent. Si l'on est obligé d'habiter une pareille maison, il faut se garder de coucher dans le rez-de-chaussée.

Une maison est encore mal-saine quand elle est environnée d'égoûts & de lieux malpropres.

Quand on est maître de se choisir une maison, soit à Paris, soit à la campagne, il s'en faut choisir une sur des lieux élevés, exposée à un vent sain. Le vent le plus sain pour les demeures est celui qui parcourt de belles campagnes semées de plantes odoriférantes, ou du moins non nuisibles. Il faut toutefois remarquer ici que les lieux élevés ne conviennent point aux personnes malades de la poitrine.

Il faut aussi éviter de se choisir une demeure sur les bords de la mer. L'air de la mer est chargé de mille corps étrangers qui altèrent sa pureté,

§ VII.

L'air le plus pur qui a déja été respiré, est mauvais. C'est pourquoi il importe d'ouvrir les fenêtres de sa chambre lorsqu'on est levé, afin de changer l'air.

Ceux qui dorment dans de petits cabinets, dans des lits exactement clos, sont exposés à respirer un mauvais air, parce qu'une certaine quantité d'air respirée infecte bientôt la quantité d'air qui est dans de petits appartemens. Il est plus sain, comme on le voit, de dormir dans de grands appartemens, surtout quand on est malade, & quand on reste long-tems au lit, que dans des petits. Il faut se garder de dormir les fenêtres ouvertes, ou entr'ouvertes, on s'expose par-là aux rhumatismes. C'est la négligence qu'on a de bien fermer ses fenêtres & ses rideaux qui rend le regard hagard, comme malgré soi, lorsqu'on parle à quelqu'un.

Il faut aussi remarquer, en finissant cet article de l'air, que les vapeurs d'une lampe ou d'une bougie, altèrent la pureté de l'air des appartemens, sur-tout des petits cabinets. Les personnes d'étude qui restent long-tems dans leurs cabinets, peuvent empêcher ce mauvais effet, en couvrant leurs lampes ou leurs bougies d'un chapiteau qui communique avec un tuyau, qui conduit la fumée soit dans la cheminée, soit dans la rue.

ARTICLE SECOND.

De l'Eau & de ses Usages.

§ VIII.

QUOIQUE l'eau soit la boisson la plus saine, il seroit imprudent à un homme accoutumé à ne boire que du vin ou quelque autre liqueur, de ne vouloir boire que de l'eau. Il ne faut pas changer tout-à-coup, dit Hypocrate, nos habitudes, même mauvaises, mais petit-à-petit. On peut néanmoins, sans crainte, accoutumer les enfans & les adultes qui sont d'un fort tempérament, à ne boire que de l'eau. On peut même dire en général que l'eau pour unique boisson, convient à ceux qui sont d'un tempérament chaud. Mais il convient de prescrire aux personnes d'un tempérament foible, de mêler un peu de vin à leur eau, afin d'augmenter les forces de l'estomac, & de favoriser les digestions.

§ IX.

Il faut rechercher l'eau la plus saine. On juge qu'une eau est saine, lorsqu'elle n'a aucun goût, ni aucune odeur, qu'elle est bien claire, qu'elle dissout bien le savon, & cuit aisément les légumes.

§ X.

Il faut bien se garder de boire de mauvaises eaux : elles sont la source de plusieurs maladies, comme le goître, les écrouëlles, &c. Quand on est obligé d'en boire, il faut observer les précautions suivantes.

Lorsque l'eau est trouble, il suffit le plus souvent de la laisser en repos afin de l'éclaircir.

Si l'eau est bourbeuse, il faut la jetter dans un vaisseau rempli à moitié de sable, l'agiter ensuite quelque tems. Le sable, en tombant au fond du vase, entraîne avec lui les saletés de l'eau.

Lorsqu'on a de l'eau séléniteuse (on appelle ainsi les eaux dures dans lesquelles le savon se fond difficilement, dans lesquelles les plantes farineuses & les légumes deviennent dures, au lieu de s'amollir) il faut la faire bouillir, & y faire infuser quelques plantes aromatiques.

Si on est obligé de se servir d'eau corrompue, on y jettera un peu de vinaigre, ou on y fera bouillir quelques plantes aromatiques, comme le thym, la sauge, la marjolaine ou autres. Quoique l'eau à Paris soit saine, il seroit sage à ceux qui la boive pure, de la faire bouillir avec de la sauge ou quelque autre plante aromatique; cette précaution les préserveroit des dévoyemens & des indigestions.

Le Baron Vanswieten conseille de corriger les mauvaises eaux en mettant à chaque

pinte une once d'eau-de-vie, ou de faire infuser ou bouillir de la racine de *Calamus aromaticus*, jonc odorant ; on peut substituer toute autre partie d'une plante odoriférante, dont on fait usage intérieurement.

§ XI.

L'eau ne sert pas seulement à nous désaltérer ; elle est encore d'un usage aussi utile que familier : on connoît le prix des bains.

Il est plusieurs sortes de bains. Il y a le bain d'air ; il y a le bain d'eau froide, & le bain d'eau chaude.

Nous avons dû dire à l'article de l'air, que le bain d'air se prenoit en se promenant nud dans sa chambre. Ce bain est salutaire, il fortifie, il convient aux personnes foibles.

Le bain froid se prend l'Eté à la riviere ou chez soi. On ne peut dire combien le bain froid procure d'avantages; il fortifie, il délaye nos humeurs, il en tempere l'ardeur, il émousse les sels âcres irritans de nos humeurs. Ce bain convient aux personnes foibles.

Le bain tiéde a les mêmes avantages que le bain froid, mais il affoiblit.

Le bain froid immodérément pris affoiblit aussi, parce qu'il relâche & ramollit la peau du corps par les particules les plus fines de l'eau qui s'y insinuent.

Souvent l'administration des bains ne peut avoir lieu, sur-tout pour les femmes enceintes, les poitrinaires, &c. Dans ces circons-

tances on peut leur en substituer d'internes qui consistent en lavemens composés d'eau simple ou d'une décoction d'herbes émollientes.

Rien n'est au monde plus nécessaire à la santé que d'avoir le ventre libre : Des Courtisans à Rome, demandoient chaque matin à un Valet de chambre d'un Pape, comment se portoit le Saint Pere : Pour prouver combien la santé de ce Prince de l'Eglise étoit bonne, cet Officier s'écrioit avec enthousiasme : *sua santita va benè, benissime, ha fatto sta mattina una cacata stupendissima.* Sa Sainteté se porte bien & très-bien, il a poussé ce matin une selle très-copieuse.

ARTICLE TROISIEME.

Des Alimens tirés des animaux.

§ XII.

ON dispute s'il vaut mieux vivre d'animaux que de végétaux. Quoique l'on en dise, nos tempéramens sont trop affoiblis pour que nous puissions ne vivre que de végétaux ou de légumes. Les jeunes animaux ont les fibres plus tendres, ils sont plus faciles à digérer que les vieux ; c'est pourquoi le poulet se digere plus aisément que la poule. La vieille poule cependant rend un suc plus fin & plus divisé que le poulet. Le bœuf donne en

décoction un suc excellent, il forme d'excellens bouillons, il est lui-même un bon aliment. Le lievre, la bécasse donnent des sucs plus divisés, plus fins & plus odorans que le bœuf, ils se digérent assez aisément. Le lapin, la caille donnent un suc doux, nourrissant. Le veau forme des bouillons rafraichissans, il est peu nourrissant. Le mouton est plus nourrissant, il forme des bouillons plus forts que le veau. Le poumon des animaux forme une exception à nos principes, il donne un mucilage ou suc fort doux.

Les poissons d'eau douce, comme la carpe, la tanche, le brochet, la loche sont faciles à digerer; ils sont légers. L'anguille est pésante, nourrissante néanmoins. Les poissons tels que la morue, le saumon, la raie, sont des alimens nourrissans. Quand les poissons ont fermenté, quand ils ont ce qu'on appelle le goût de marée, ils sont des alimens mal-sains.

Les œufs sont un mucilage fort nourrissant; quand ils sont durs, ils sont difficiles à digérer, parce qu'un mucilage est d'autant plus difficile à digérer qu'il est moins porreux, qu'il est plus solide, qu'il pese davantage, & qu'il contient plus de matiere sous le même volume.

Le lait est un chyle tout formé. Le lait de femme est celui qui convient le mieux à l'homme; ses parties sont plus atténuées; le lait de vache est plus épais & a ses parties plus denses. Le lait de chevre est échauffant, il convient aux tempéramens froids : il a ses

parties fort atténuées & peu de sérosité. Le lait de brebis a les vertus du lait de chevre, mais à un plus haut degré. Le lait d'anesse est fort séreux & fort peu nourrissant.

ARTICLE QUATRIEME.

Des Alimens tirés des végétaux.

§. XIII.

CEUX qui croient que les personnes qui ne se nourrissent que de végétaux, comme les légumes, vivent plus saines & plus longtems que celles qui se nourrissent d'animaux, citent les exemples des anachorettes, des montagnards & de certains forçats qui vivent un siecle souvent sans maladie. Cet exemple est séduisant; il a induit en erreur un grand nombre de tempéramens foibles qui ont voulu ne vivre que de végétaux, & qui ont été la victime de la doctrine des partisans des végétaux. Les Anachorettes, les Montagnards, les Forçats qui ne se nourrissent que de végétaux, sont des tempéramens extraordinairement forts, qui du moins ont été habitués dès l'enfance à ce régime de vie. Les végétaux pour unique nourriture ne conviennent qu'à des tempéramens forts, ou qu'à ceux qui y sont habitués dès l'enfance. Ils tuent les tempéramens foibles. Ceux qui ont voyagé apperçoivent que la

santé, la force des tempéramens est différente dans les différens pays. Dans la Provence & dans le Languedoc, les habitans, même ceux du dernier rang, ont un air fort & robuste. Dans certains cantons de la Champagne, les habitans ont l'air foible, languissant. Ces différens tempéramens viennent de la différence des nourritures. La Provence est un pays plus riche, plus fertile que la Champagne, & l'habitant se nourrit mieux.

Le pain est la base des alimens; pour qu'il soit bon, il faut qu'il ait fermenté, qu'il soit léger, qu'il n'ait aucun goût éminent. Sous un même volume donné, moins un aliment contient de matiere, plus il est léger. C'est pourquoi il faut faire fermenter la farine; la fermentation augmente le volume de la matiere du pain. Le pain de froment est le plus sain; le pain de seigle est plus rafraichissant. Le pain d'orge & de chataigne est plus pesant.

Les petits poids verds sont tendres, rafraichissans & nourrissans. Les haricots sont difficiles à digérer. L'oseille est rafraichissante. La poirée est adoucissante. Les plantes potageres, comme le panais, le poireau, la carotte, le céleri, cuits dans le potage, donnent un sel aromatique qui en augmente la vertu & en facilite la digestion. Les aromates, comme le poivre, la canelle, la muscade, le café, le chocolat sont stomachiques; ils conviennent aux estomacs paresseux qui digérent avec peine.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Boissons.

§ XIV.

Voyez au paragraffe 8 *& suivans ce que nous avons dit de l'eau.*

La biere est une boisson nourrissante & rafraîchissante; la biere est une forte décoction d'orge & de houblon. Le vin est rafraîchissant quand il est mêlé avec beaucoup d'eau. Le vin pur échauffe; plus il est nouveau, plus il est échauffant, le vin vieux en général, est un grand cordial & un grand stomachique, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, surtout pour ceux qui n'en font point usage habituellement.

Le vin pour les enfans est contraire à l'accroissement de leur corps; à l'égard des personnes adultes, il leur est contraire aussi, à moins qu'on ne le tempere en y mêlant beaucoup d'eau.

Le plus sain & le meilleur de tous les vins de France est le vin de Bourgogne; il égaye, réchauffe, nourrit & porte peu à la tête. Le vin de Champagne est plus léger, plus agréable, mais moins solide & plus capiteux. Le vin de Bordeaux est bienfaisant & ami de l'estomac. Le vin d'Espagne, dont les meilleurs sont les vins de Malaga, d'Alican-

te, de Xérès, de Rota, nourrissent beaucoup & portent moins à la tête que ceux qui sont spiritueux. Le vin d'Italie, le vin de Canaries, celui de Madère, sont tres-propres à relever les forces abattues.

Le cidre est une boisson fort agréable, dont on fait beaucoup d'usage en Normandie. Il est sujet à peser sur l'estomac; mais il est en revanche très-propre à fortifier les fibres délicates des personnes menacées de pthysie. Bien des gens prétendent qu'il est utile aux mélancoliques & aux scorbutiques. Il y a cependant des personnes à qui il cause des tranchées.

Il semble que nous ne pouvons nous empêcher de parler ici amplement de l'usage des boissons de thé, de café, de chocolat, dont le luxe a introduit l'usage. Je regarde ces boissons comme des remedes pour les estomacs foibles, qui n'en font pas habituellement usage. Le thé est apéritif, pénétrant, délayant; c'est-à-dire qu'il chasse la transpiration arrêtée & les matieres nuisibles du corps. Le café, le chocolat donnent du ressort aux estomacs foibles & relachés.

Ceux qui ne peuvent se passer de ces différentes boissons sont à plaindre. Premierement parce qu'ils prouvent qu'ils sont malades. Secondement parce que dans les maladies où l'usage de ces boissons convient, elles leur deviennent inutiles. Leur estomac en exige nécessairement de plus fortes.

Le thé ainsi que toutes les boissons chaudes, sont trop relâchantes pour être mises en

ufage journellement par toutes fortes de perfonnes indifféremment. Cette boiffon ne doit être prife que modérément; elle diffipe l'yvreffe & dégage l'eftomac furchargé d'alimens.

Le café eft une liqueur trop à la mode pour que l'on vienne jamais à bout de perfuader aux hommes, je ne dis pas de l'abandonner, mais feulement d'en ufer avec modération. Cette liqueur irrite la fibre, attaque les nerfs & occafionne un dérangement total de l'économie animale. Il ne convient nullement aux jeunes gens, & combien de jeunes demoifelles & de jeunes femmes doivent à l'abus qu'elles font de cette liqueur, de ne jamais jouir d'une bonne fanté. Il y a tant d'autres plaifirs pour cet âge, qu'on peut fans regret laiffer jouir de celui-là les perfonnes phlegmatiques, pituiteufes, froides, celles qui mènent une vie fédentaire, & les gens de cabinet qui mangent beaucoup.

Le chocolat eft plutôt un aliment qu'une boiffon. Il convient beaucoup par fes parties nourricieres aux perfonnes épuifées par le travail ou par les maladies. Les goutteux & l'hypocondriaque feroient bien de s'en priver, car l'abus de cette liqueur favorife les obftructions.



ARTICLE SIXIEME.

Des Secrétions & des Excrétions.

§ XV.

On appelle secrétion, la formation & la séparation des humeurs, & leur expulsion hors du corps est connu sous le nom d'excrétion.

La transpiration est, de toutes les excrétions la plus importante, mais il faut bien se donner de garde de donner dans le sentiment des personnes qui s'imaginent qu'il est très-salutaire de beaucoup suer, la sueur & encore moins une grande sueur, ne sont point nécessaires pour se bien porter; il faut entretenir la transpiration insensible, mais on ne doit pas, comme font bien des gens, chercher & prendre souvent des moyens de se faire suer, soit le jour, soit la nuit. Les sueurs considérables & répétées affoiblissent, privent le sang d'une sérosité qui lui est nécessaire & disposent à la suppression de la transpiration & aux rhumes : la sueur est très-salutaire dans plusieurs maladies, c'est au Médecin à en avertir. La répercution de certaines évacuations dans le sexe, telles que les fleurs blanches & les menstrues sont toujours très-dangereuses. On doit craindre également de répercuter les petits boutons qui

viennent au visage, les dartres & la galle. Combien ne voyons-nous pas tous les jours de maux se déclarer pour avoir fait rentrer trop tôt & imprudemment les vices de la peau, par des topiques, sans avoir fait précéder les remedes internes.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Passions.

§ XVI.

LEs passions qui nuisent le plus à l'homme sont l'amour & la tristesse. Les plaisirs de l'amour font perdre à l'homme la sémence, qui est une des principales sources de la force de la vie. Les plaisirs de l'amour affoiblissent & détruisent par conséquent la force du tempérament. La tristesse affoiblit le genre nerveux, l'estomac sur-tout qui est la source de la santé. Les passions cependant bien dirigées peuvent entretenir la santé; l'espérance sur-tout donne un mouvement doux, salutaire au genre nerveux, entretient les sécrétions dans le degré nécessaire pour la santé.

L'acte vénérien, en lui-même salutaire, par l'abus que les hommes en ont fait, est devenu le principe de leurs maux tant physiques que moraux; ensorte que la source de la volupté & de la vie s'est changée souvent en une source d'amertume & de mal.

En effet, de combien d'infirmités ne sont pas accablés les malheureux qui, sans cesse en bute aux aiguillons de la chair, s'abandonnent inconsidérément à la fougue de leur tempérament. Outre les graces du corps & les agrémens de la figure qu'ils perdent promptement, les yeux se cavent & deviennent mourans, leurs tempes se découvrent, leurs têtes se dégarnit de cheveux, la goutte incurable disloque les articulations de leurs membres, le siége même de l'ame, l'organe des sensations, le cerveau se dérange par la privation des humeurs vivifiantes dont la source est tarie. Enfin ils terminent leur triste vie, en détestant, mais trop tard, l'amour & ses faveurs.

Je ne prétends point interdire aux hommes les plaisirs modérés de l'amour, il n'y a que l'abus de la chose qui puisse nuire, car le célibat comporte souvent avec lui des inconvéniens qui ne le cedent en rien à ceux qui résultent d'avoir trop sacrifiés à Venus. Le trop grand séjour de la liqueur séminale dans les réservoirs peut causer des maladies dans l'un & l'autre sexe, la chlorose, le satiriasis, le priapisme, les pollutions nocturnes, les vapeurs, la fureur utérine, enfin il peut rendre l'homme semblable aux animaux, qui sont furieux & indomptables lorsqu'ils ressentent ces impressions.

Il n'est pas indifférent pour la santé que l'acte vénérien se fasse dans un tems ou dans un autre; il faut l'attendre plutot que de l'exciter & préférer l'aurore à tout autre tems.

Dans les Isles Moluques, il y a des Officiers publics qui vont au point du jour par les rues, réveiller au son du tambour les Chefs des familles pour les exhorter au devoir du mariage, afin de peupler le pays.

Une chose sur-tout sur laquelle on doit porter l'attention la plus réfléchie, c'est d'éviter soigneusement la masturbation, outre qu'elle énerve, c'est qu'elle fait un tort réel, considérable à la population. Je pense ne pouvoir mieux faire que de renvoyer à la lecture de l'Onanisme de M Tissot. Le tableau frappant & affreux, mais fidele, qu'il fait de cette infame habitude, fera frémir d'horreur ceux qui commettent ce crime, lorsqu'ils verront la cause des maux qu'ils souffrent & ceux qui leur sont réservés pour le reste de leurs jours.

On voit dans les Œuvres de *Chesneau*, Docteur en Médecine de l'Université de Toulouse, quelques exemples de jeunes époux victimes de leurs empressemens voluptueux. Cet auteur dit, qu'il vit un jour un malade qui avoit beaucoup de fievre, a qui surtout le visage étoit si prodigieusement enflé, qu'il ne lui étoit pas possible d'ouvrir les yeux ; étonné d'un tel accident, il en chercha la cause: comme le malade n'étoit marié que depuis quelques jours, il crut la voir dans les excès où il s'étoit laissé emporter. Pour prévenir les suites qu'il craignoit, il saigna le malade, il appliqua des ventouses, qu'il scarifia ; mais tout ce qu'il put faire n'empêcha pas le nouveau marié de périr le

septieme jour de la maladie. Ce même Médecin parle encore d'un jeune & vigoureux paysan, qui ne paya pas moins cher les plaisirs qu'il avoit goûté les premieres nuits de ses nôces. Il dit que celui-là, outre cette énorme enflure du visage, ressentoit encore de violentes douleurs dans toute la région des reins. Ah! qu'il est prudent! qu'il est salutaire, de sçavoir apporter quelquefois une sage résistance à ses desirs! Qui croiroit pourtant que suivre volontiers le penchant invincible que nous tenons de la Nature même, pût devenir un sujet de mort: quel droit donc a-t-elle de nous punir des excès qu'elle excite?

Quid diligit sapientiam, diligit vitam.

ARTICLE HUITIEME.

Du Sommeil & de la Veille.

§. XVII.

La veille est nécessaire pour animer la circulation du sang, dans laquelle consiste la vie: trop de veille cependant echauffe les esprits, & occasionne des fievres & des insomnies dangereuses. Le sommeil est nécessaire pour réparer les esprits qui font mouvoir le sang, & circuler les humeurs, pour bien digérer les alimens & pour bien cuire les humeurs. Trop de sommeil engourdit, rend pesant On ne peut determiner la durée

du sommeil que par l'habitude. Les enfans doivent dormir plus que les adultes. On dit que sept heures suffisent aux jeunes & aux vieux. Ce n'est point vrai. Il est des jeunes gens qui doivent dormir huit heures, surtout ceux qui s'adonnent aux sciences.

On voit des personnes dans le monde, peu instruites des classes physiques, croire pouvoir changer la nature comme elles changent une mode dans leurs vêtemens. Elles croient que trois heures de sommeil suffisent. L'homme n'est pas seulement composé d'esprit, mais aussi de corps. Nos corps ont des loix immuables pour leur conservation, qu'on ne peut violer sans leur nuire, & souvent sans les détruire. Le sommeil, & sur-tout sa durée, telle que nous l'avons décrite, sont nécessaires pour la conservation du corps. C'est surtout les jeunes gens d'un monde distingué qui veulent trop se spiritualiser pour trouver plus de tems pour leurs plaisirs, qui ont des idées fausses du sommeil. Nous sommes en partie matiere. Suivons les loix faites pour conserver la matiere, sur-tout ne violons point celles que nous avons faites pour le sommeil.



ARTICLE NEUVIEME.

De l'Exercice.

§ XVIII.

L'EXERCICE augmente les forces du tempérament. Sans l'exercice, l'homme languit foible & valétudinaire. Pour voir l'importance de l'exercice, il faut considérer les villageois, les femmes de ménage qui menent une vie d'exercice, nos citoyens & les femmes de nos villes qui sont presque toujours malades. La différence de ces santés vient de ce que les uns prennent de l'exercice, & que les autres n'en prennent point. L'exercice est quelque chose de si important pour la vie saine, qu'on ne peut vivre sain & prolonger ses jours sans lui. L'exercice convient surtout aux hypocondriaques, aux vaporeux & aux personnes qui ont des rhumatismes.

Je ne peux mieux faire sentir l'importance de l'exercice qu'en racontant ce que j'ai vu arriver à plusieurs personnes de ma connoissance. Ils étoient foibles, hypocondriaques, plus malades qu'en santé, ils n'osoient entreprendre à pieds des longs voyages qu'ils avoient à faire. La dissipation, le changement d'air, la fatigue, leur ont donné en arrivant aux lieux où ils alloient, une santé si ferme qu'ils en étoient surpris.

Anarchasis avoit coutume de dire que la terre seche étoit le meilleur lit, la fatigue le meilleur narcotique, une peau endurcie par l'exercice le meilleur vêtement, & la faim la meilleur sauce.

Socrate compare le trop grand raffinement dans l'assaisonnement & les faiseurs de sauces épicuriennes, aux filles débauchées qui se parent pour exciter l'amour dans des corps glacés.

ARTICLE DIXIEME.

Du régime de vie des personnes indisposées de différens âges, & de différens états.

NOus avons parlé de l'éducation physique & du régime de vie des enfans & des adultes; il est juste que nous disions quelque chose du régime de vie des personnes indisposées, des vieillards, des pauvres, & des gens de lettres.

§ XIX.

Du régime de vie des temperamens foibles.

La médecine doit faire deux choses pour les tempéramens foibles. Premierement elle doit empêcher que rien ne les indispose; Secondement, elle doit les fortifier & leur

donner la vigueur des autres hommes autant qu'il est possible. Ils ne doivent manger que des choses bien cuites, & de faciles digestion. On juge qu'une chose est de facile digestion, quand elle est légere. Selon ce principe, les haricots, le gros pain, la pâtisserie qui n'est pas feuilletée, le lard, ne leur conviennent nullement. Les tempéramens foibles doivent surtout s'abstenir de l'amour, & observer les loix que nous avons faites pour la durée du sommeil, & vivre en bon air.

Pour donner une forte santé aux tempéramens foibles, il faut leur prescrire beaucoup d'exercice, comme la chasse, l'air de la campagne, une bonne table, à laquelle on doit faire succéder de tems en tems le régime de vie de Pythagore, les choux & les navets, il faut leur prescrire aussi beaucoup de gaité, qui ne conduise pas à l'amour, s'il est possible.

On dit que Boerhaave racontoit souvent à ses Disciples qu'un vieux Prince d'Allemagne, se trouvant extrêmement infirme & affoibli, on lui conseilla de coucher entre deux jeunes filles, également sages & aimables, ce qui produisit en peu de tems un si bon effet sur sa santé, qu'on jugea à propos de faire cesser le remede. Cela rappelle le soin que les serviteurs de David prirent de lui amener deux jeunes *Sunamites*, saines & belles, pour les faire coucher avec lui, afin de le réchauffer & de le ranimer. Nos corps sont de vrais cribles, des mil-

liers de petites pompes s'ouvrent à leur surface, & tout ce qui les entoure y verse le germe d'une santé constante ou d'une altération destructive. Il importe donc d'avoir des amis sains, il n'est donc point indifférent de prendre une femme d'une bonne complexion ou d'une santé qui vacille.

§ XX.

Du régime de vie des Artisans.

Il y a un penchant secret dans l'homme, qui le pousse à varier ses occupations, que l'on n'apprécie point assez. Ce penchant est dans la nature. L'homme est inconstant. Cette inconstance, que l'on regarde comme un crime dans la Morale, est une vertu dans les choses physiques. L'inconstance préserve l'homme de mille maux physiques. Croit-on que c'est sans raison que la nature donne un penchant secret aux enfans de s'agacer réciproquement, soit en classe, soit ailleurs, de varier leurs occupations à l'infini. Si les enfans ne jouoient, s'ils ne se divertissoient comme ils font, ils deviendroient valétudinaires. Ceux qui aiment l'ordre, blâment les artisans de fêter les lundis & souvent le mardi. Un amour modéré, de la dissipation est nécessaire dans les artisans pour leur santé. La plupart, comme les corroyeurs, les chandeliers, &c. respirent un air empesté. S'ils ne prévenoient ces mauvais effets par la dissipation, par la

promenade, par un changement de travaux, ils contracteroient des maladies dangéreuses. La matiere sur laquelle ces différens ouvriers travaillent, exhale une odeur funeste à la santé. Qu'on se rappelle ici que telle est notre être physique, que rien ne lui est plus contraire que la corruption. Nous ne mourons, qu'autant que la corruption de nos humeurs est venu au point de détruire tous les mouvemens qui font la vie. Cette théorie, confirmée par les plus grands hommes se fait appercevoir au plus ignorant. Qu'il respire une mauvaise odeur, il ressent un mal-aise qui se fait sentir à tout son corps. Les animaux même confirment notre assertion, ils ne mangent point les herbes qui ont mauvaise odeur.

Les artisans qui travaillent sur des matieres empestées, respirent une odeur qui nuit à leur santé, qui troublent les fonctions vitales. S'ils ne cessoient leurs travaux pour se dissiper, se divertir, se promener, & même boire plus que de coutume, ils succomberoient. Qu'on ne se scandalise point de m'entendre louer ici les artisans qui, de tems en tems fêtent le Dieu du Vin. Ces fêtes sagement célébrées fortifient la santé. Il faut fortifier les Artisans par toutes sortes de voies, pour qu'ils résistent mieux à la corruption, que les matieres sur lesquelles ils travaillent exhalent. Ce que nous venons de dire sur les dangers de certains états, étoit si connu des anciens, qu'ils ne souffroient point dans leurs Villes les laboratoires des Artisans, qui tra-

vailloient sur des matieres qui exhalent la mauvaise odeur. (Lors donc, Lecteur, que vous choisissez une demeure, ne la choisissez jamais auprès des ouvriers qui travaillent sur des matieres corrompues. Imitez l'instinct des animaux qui fuyent tout ce qui blesse leur odorat.) Il est d'autres Artisans dont les travaux ne sont pas si funestes, mais qui cependant ne sont pas exempts de dangers. Tels sont les Serruriers, les Imprimeurs, les Horlogers, &c. Les Serruriers sont sujets aux inflammations, ils doivent s'abstenir des choses échauffantes, du moins plus que les autres hommes. L'ivresse leur est sur-tout contraire. Ils peuvent aussi fêter les lundis; mais sans s'échauffer. Les végétaux, comme le lait, les crêmes, leur conviennent dans leurs repas de plaisir. Les particules ignées, qu'ils respirent sans cesse les échauffent assez. Ils ont plus besoin de raffraichissans, que d'échauffans. Les autres Artisans dont le danger des professions vient plutôt de la fatigue du corps, ou de quelques-unes de ses parties, que d'un mauvais air qu'ils sont obligés de respirer, peuvent aussi fêter les lundis. Ils le doivent même quelquefois, quand ils ont travaillé trop long-tems. Tout travail long & continu, de quelque espece qu'il soit, détruit le corps, si on ne l'interrompt de tems en tems. Suivons la Nature, quand nous nous sentons du dégoût pour le travail, interrompons-le. Attendons le retour de nos forces. Nous serons

plus alors d'ouvrage en une heure que nous n'en ferons en trois, en nous faisant violence. Ce que nous disons ici des Artisans doit s'appliquer surtout aux Gens de cabinet. Leurs travaux longs & opiniâtres les détruisent. Ils ruinent leur estomac surtout, qui est la source de la santé. Le régime de vie que nous prescrivons ici aux Gens de Lettres & aux Artistes n'est pas seulement utile à leur santé, mais à leurs ouvrages. Les ouvrages que nous admirons le plus, soit dans la Littérature, soit dans les Arts méchaniques, ne sont pas ceux qu'un travail forcé a fait éclorre, mais ceux qu'un travail journalier a inventés.

§ XXI.

Du régime de vie des Vieillards.

L'estomac perd ses forces dans la vieillesse; il convient par conséquent que les Vieillards mangent moins que les jeunes gens; c'est pourquoi la plupart font bien de ne pas souper; qu'ils mangent des choses de faciles digestion, comme le pain bien fermenté, la viande bien cuite & bien légere; les choses dures, comme les haricots, le lard, les ragoûts qui font trop manger ne leur conviennent pas. Nous ne leur défendons cependant pas les aromates qui n'éguillonnent pas trop l'appétit. Ces aromates facilitent la digestion trop lente dans les vieillards. Le vin convient aussi aux Vieillards.

Le vin modérément pris est ami de l'estomac. Comme les humeurs circulent lentement dans les Vieillards, comme le défaut de circulation dans les humeurs donnent naissance à la pourriture & à la mort, les Vieillards doivent prendre le plus d'exercice qu'ils peuvent; l'exercice fait circuler les humeurs.

§ XXII.

Du Régime de vie des Gens de Lettres.

L'application & l'attention de l'esprit diminuent nécessairement les forces de l'estomac. Aussi l'on remarque que la plûpart des maladies des Gens de Lettres vient du défaut de digestion. Les Gens de Lettres doivent avoir les mêmes attentions pour les nourritures que les Vieillards. Comme leurs humeurs circulent lentement à cause de la vie sédentaire qu'ils menent, ils sont aussi intéressés que les Vieillards à se donner beaucoup de mouvement. Heureux sont les Gens de Lettres que des affaires arrachent malgré eux de leurs cabinets, pour les faire courir & agir dans le tumulte du monde. Les Gens de Lettres doivent surtout avoir attention de ne jamais travailler que deux ou trois heures après le repas, tems nécessaire pour la digestion. Le travail de la nuit leur est absolument contraire, les veilles échauffent les humeurs, diminuent les forces de l'estomac, & causent un mal-

aise insupportable. Un homme de Lettres doit rester au lit au moins huit heures. Le sommeil rafraîchit, cuit, adoucit les humeurs que l'étude agite & aigrit.

§ XXIII.

Du Régime de vie des Pauvres Gens.

La portion de l'Etat la plus malheureuse mérite à plus d'un égard, nos réflexions. Il est des hommes si pauvres qu'ils ne vivent, pour ainsi parler, que par artifice; suggérons leur ici le régime qui est le moins nuisible à leur santé. Les pauvres gens de la campagne doivent faire tout leur possible pour avoir une vache ou du moins du lait pour en faire de la soupe ou de la bouillie très-légere. S'ils manquent de froment, je leur conseil de faire du pain bien fermenté avec la farine d'orge, d'avoine & de grosses fèves. Ils ne doivent jamais boire de l'eau pure pour boisson: ils doivent toujours la faire bouillir, & y faire infuser quelques feuilles de plantes aromatiques, comme le laurier la sauge. Les Curés de campagne, dans les tems de famine, doivent par toutes sortes de voies rappeller la gaîté & la joie parmi leurs Paroissiens; la joie augmente les forces de l'estomac souvent trop foible dans le cas dont nous parlons pour digérer une nourriture grossiere. Il est une attention que doivent prendre les malheureux dont nous parlons ici, c'est de ne jamais man-

ges de matiéres corrompues qui ont mauvaise odeur, & de ne jamais se rassasier pleinement.

§ XXIV.

Du Régime de vie des personnes indisposées.

Quand on se sent indisposé, l'on peut, si l'on est prudent, prévenir beaucoup de maladies. La plupart des maladies viennent des mauvaises digestions auxquelles l'intempérance a donné lieu. (Tout le monde fait que la gourmandise a plus tué d'hommes que le fer.) En conséquence de cette doctrine, dès que l'on est malade, l'on doit faire diette, manger peu, & attendre que l'estomac ait repris ses forces avant que de manger à son ordinaire. L'on peut avec ces attentions prévenir des maladies souvent mortelles. Le peuple, dès qu'il est malade, prend des rôties au sucre. Nous ne blâmons point cette pratique, elle ne peut convenir qu'aux pauvres gens dont les idispositions viennent de defaut ou de mauvaise nourriture; elle est absolument contraire aux riches qui ont coutume de se bien nourrir. Ces rôties au sucre augmentent la fievre; quand les indispositions dont nous venons de parler persévérent, il n'est pas mal d'user, comme l'on dit, des remedes de précaution, de la saignée & de la purga ion.

§ XXV.

Des Purgatifs.

Il faut, pour qu'une médecine fasse un bon effet, préparer & délayer les humeurs par une ample boisson de tisanne commune faite avec la décoction de chiendent avec la réglisse. Les purgatifs sont la casse, le tamarin, la rhubarbe, le séné, le jalap. Le séné se donne depuis deux gros jusqu'à quatre en décoction; le jalap se donne en poudre depuis demi-gros jusqu'à un gros.

On sent qu'on a besoin de se purger pour les maux de cœur, les mauvais goûts à la bouche, pour une pesanteur inaccoutumée du corps.

Quand une médecine ne donne point une guérison complette, on en prend une seconde.

Une attention que le Médecin doit avoir, c'est que les personnes phlegmatiques sont plus difficiles à purger que les autres, & qu'il faut les émouvoir pour obtenir ce que l'on desire. L'anecdote suivante en fournit un exemple.

M. d'Aligre, pere du Chancelier de ce nom, étoit d'un tempérament si froid & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin un jour obligé de le faire, ordonna secrettement qu'on tâchât de le mettre en colere, & que, dès qu'on s'appercevroit de l'émotion, on lui fît prendre la médecine. Le Valet de Chambre ne négligea

rien pour faire réüssir la chose. Dès la pointe du jour, s'approchant du lit de son maître, il en tire les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui s'éveille. M. d'Aligre, sans s'émouvoir, demande tranquillement, *quelle heure est-il ?* Le Valet de Chambre ayant manqué son coup, s'avisa de bruler la chemise de son Maître, & de la lui apporter toute en feu. M. d'Aligre, toujours froid, se contenta de lui dire, *chauffez-en une autre.* Tout cela ne faisant rien, le Valet de Chambre d'un coup de coude, casse cinq ou six verres de Venise que son Maître aimoit beaucoup, & ce Maître, aussi peu ému qu'auparavant, dit doucement ; *c'est dommage, ils étoient beaux.* Enfin le Valet de Chambre au désespoir, ne s'attendoit plus à rien, lorsqu'il arriva un homme qui avoit une affaire très-épineuse au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant sa cause, cette étoffe faisoit une espece de sifflement à l'oreille, qui, chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire tout en colere, *faites taire votre habit, Monsieur, si vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voyant son Maître ému, lui présenta la medecine, & elle fit effet.

Nous avons fait connoître à nos Lecteurs l'usage de six choses non naturelles, nous nous bornons à joindre ici la formule de deux médecines.

Purgation ordinaire.

Prenez follicules de Séné, 2 gros.
Manne choisie, 2 onces.
Sel admirable de Glauber, 2 gros.
Dans une décoction de chicorée sauvage.

Emulsion purgative.

Prenez diagrede, douze grains.
On fera battre dans un mortier avec une once de sucre, ou un jaune d'œuf.
On fera émulsion avec 12 amandes douces, & 6 ameres pour un verre.

§ XXVI.

De la Saignée.

On ne doit point saigner pour une indisposition. On ne doit saigner que dans les inflammations ou dans une fievre ardente ou continue; on reconnoît l'inflammation par la chaleur & la douleur; par exemple, l'esquinancie se connoît par la chaleur & la douleur du gosier, ainsi de suite. La fievre se connoît par la fréquence du pouls augmentée, & par la douleur du corps. Les fievres ardentes & continues, ainsi que les inflammations, demandent la saignée, parce qu'elle rafraichit & empêche le suppuration, surtout lorsqu'elle est faite à la façon d'Hippocrate, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le ma-

lade tombe en foibleſſe. Quand la ſuppuration eſt faite, ce qui ſe connoît lorſque la douleur s'eſt rallentie dans l'eſpace de huit ou douze jours, la ſaignée eſt inutile.

On pourroit prouver l'inutilité de la ſaignée dans bien des cas, par la pratique heureuſe de pluſieurs Médecins François, par celle des Allemands & de pluſieurs autres peuples qui ne font preſque jamais ſaigner; par celle de tous les Sauvages qui ignorent abſolument l'uſage & le nom de la lancette & qui guériſſent parfaitement bien toutes leurs maladies par le ſeul ſecours des ſimples que la Nature leur offre & dont leur inſtinct, encore peu gâté par la raiſon, leur découvre ſûrement les propriétés.

§ XXVII.

Finiſſons notre ſujet en faiſant connoître les plus grands Médecins qui ſoient au monde. *Le bon air, la bonne eau, le bon vin, la diette. l'exercice & le repos modéré ſont les plus grands Médecins que nous ayons.* Le bon air eſt néceſſaire dans la ſanté & dans la maladie. La bonne eau convient dans les maladies aiguës. (Ce ſont les maladies qui durent peu de tems.) Le bon vin & l'exercice conviennent dans les maladies longues & aux tempéramens foibles.

TROISIEME PARTIE.

Remedes divers qui demandent un prompt secours. Moyens préservatifs de nombre de maladies. Préjugés contraires à la Santé. Objets divers & nouvelles nouvelles, &c.

ARTICLE PREMIER.

Remedes divers.

§ I.

Spécifique pour empêcher les marques de la petite Vérole.

ON prend du sel commun autant qu'on le juge à propos; on le fait pulvériser; on le met alors dans un sac de toile que l'on trempe dans de l'eau de feves distillée. Avec ce même sac rempli de sel commun pulvérisé trempé dans cette eau, on lave le visage au malade dès le commencement que les croutes des pustules sont tombés, il faut répéter cela de tems en tems.

§ II.

Remede expérimenté pour la brûlure.

Faites éteindre de la chaud dans de l'eau de puits ou de fontaine, une livre : il s'éleve une espece d'écume que vous enlevez avec la cuillere, & que vous débattez avec de l'huile d'olive que vous mettez en quantité suffisante pour qu'elle se réduise en espece d'onguent liquide ; l'appliquer sur la brulure & continuer jusqu'à la guérison.

§ III.

Bouillon pour la Pulmonie.

Prenez un mou de veau, ce que l'on appelle communément le mou de veau, que la cornée ou traché-artere y tienne. Vous le ferez cuire dans trois chopines d'eau, & observant que la cornée soit hors du pot. Lorsque le bouillon sera à peu pres cuit, vous y mettrez un choux rouge, des feuilles de pulmonaire & de bourache, de chaque une poignée, le tout bien épluché & haché menu trois quarts d'heure ou une heure à compter de l'instant que l'on aura mis le choux & les feuilles ; l'on ajoutera au bouillon des fleurs de molene & de guimauve, de chaque une pincée ; vous laisserez encore le tout au feu pendant un quart d'heure, vous retirerez, laisserez refroidir & coulerez ;

l'on fera de ce bouillon coulé quatre parts égales, & l'on en aura pour deux jours.

N. B. Mais l'on obfervera de diminuer la dofe en proportion de l'âge de celui qui prend le remede.

Le malade fera ufage de ce bouillon pendant douze ou quinze jours le matin à jeun, & le foir à fix heures, en obfervant de prendre deux heures avant chaque bouillon, un bol, compofé avec douze grains de blanc de baleine, autant de fucre candi, quatre grains de faffran oriental & fuffifante quantité de fyrop d'althéa.

Lorfque le malade aura pris pendant quinze jours & de la maniere prefcrite, le bouillon ci-deffus, on le purgera avec une médecine conforme à fon tempérament.

§ I V.

Contre les Aigreurs.

Dans les eftomacs débiles & pareffeux, les alimens font fujets à tourner à l'aigre, fur-tout ceux qui font tirés des végétaux. On peut, quand cette maladie n'eft pas habituelle, prendre vingt-quatre grains d'yeux d'écreviffes & douze grains de rhubarbe, mêlez enfemble pendant huit à dix jours, & fe purger enfuite.

§ V.

Pour la parfaite guérifon des Cors aux pieds.

Faites cuire une gouffe d'ail dans la braife

ou cendre chaude, appliquez-la ensuite sur le cors, en l'y assujettissant en vous mettant au lit : il faut en suspendre l'effet, lorsqu'on se chauffe, parce qu'autrement l'ail se trouvant comprimé, feroit enfler le pied & peut être y causeroit de l'inflammation. Il est bon de renouveller ce caustique deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures. Pour l'ordinaire la guérison est opérée en deux ou trois jours. Alors il n'est plus question que de se bien laver le pied dans l'eau tiede. En peu d'instans les peaux qui formoient la corne du cors, s'élevent & laissent la place nette & fraiche à peu près comme si elle n'avoit eu aucun mal.

§ VI.

Pour les Femmes stériles.

Il y a plusieurs causes de stérilité : le libertinage en est une des principales, les femmes peuvent remédier à celle-ci ; en changeant d'abord de vie & en s'abstenant pendant cinq à six mois de l'acte vénérien & en faisant en même tems usage du remede suivant.

Prenez quatre œufs, battez-les bien ensemble avec un demi verre d'écaille de limaçon à coque, ajoutez-y du sel de gingembre en poudre, de chacun une poignée, vingt grains de gent-seng pulvérisé.

ARTICLE II.

De quelques cas qui demandent un prompt secours.

§ I.

Hémorragies.

PRENEZ deux onces d'alun de roche, soit blanc, soit rougeâtre purifié, mettez-le en poudre, & faites le fondre dans un vaisseau, Alors vous y ajouterez une demi-once de sang de dragon pulvérisé & le mêlerez bien; ôtez le du feu en le remuant toujours, jusqu'à ce que vous le voyez en consistence de pâte molle. Faites-en des pilules dont la dose est d'un demi-gros que l'on diminue à proportion de l'âge. On les fait prendre au malade enveloppé dans du pain enchanté, leur faisant boire par-dessus un verre de tisanne astringente.

Ce remede est souverain dans les pertes de sang invétérées & dans les hémorragies subites qui dépendent de la trop grande chaleur, ou de la trop grande raréfaction du sang, ou de sa trop grande abondance. Il agit également dans les vomissemens & crachemens de sang, il guérit le flux des hémorroïdes, aussi-bien que l'écoulement de

ſang qui provient de l'ouverture de quelque vaiſſeau dans les premieres voies. Il arrête infailliblement le ſaignement de nez & celui qui ſe fait par le conduit des urines. Il eſt très-efficace contre toutes les pertes de ſang qui arrivent aux femmes, ſoit nouvelles, ſoit invétérées, ſoit modérées, ſoit exceſſives. Enfin c'eſt un préſervatif merveilleux pour toutes les femmes qui ſont menacées de ces maux, & même il convient encore à celles qui ont des pertes de ſang dans leur groſſeſſe & après l'accouchement.

§ II.

Morſure de la Vipere.

La vipere mord, mais ſes dents ne ſont funeſtes que par la liqueur pernicieuſe qui eſt renfermée dans de petites véſicules entre quelques-unes de ſes dents, & ce ſuc vénimeux venant à ſe mêler au ſang lorſque la vipere a mordu, en infecte bien-tôt la maſſe, cauſe les ſymptômes les plus violens & même la mort, ſi l'on n'apporte inceſſamment du remede; à moins que par un haſard infiniment rare, les forces vitales ne ſurmontent un venin auſſi dangereux.

Pour arrêter le cours & les progrès du venin ſi ſubtil, le ſeul moyen qui ait été employé le plus utilement eſt l'eau de luce ou l'alkali volatil liquide : remede qui a réuſſi admirablement bien à M. Bernard de Juſſieu, ſur un malade qui ſuivoit une de ſes herboriſations.

Auſſi-tôt que quelqu'un a été mordu, il faut lui donner dix à douze gouttes d'eau de luce, délayée dans un verre d'eau, & continuer d'heure en heure, jusqu'à la ceſſation des ſymptômes. Si l'effet ne répond point à l'attente, on pourroit y joindre dix à douze grains de ſel ammoniac; ce mêlange provoque la ſueur & fait un bien conſidérable au malade. On fera fort bien de faire diſſoudre du ſel alkali volatil dans le bouillon qu'on lui fera prendre & d'appliquer ſur la morſure du ſel volatil ammoniac mêlé avec de l'huile.

§ III.

Contre l'empoiſonnement occaſionné par l'arſenic.

Il y a un grand nombre de poiſons dont la façon d'agir n'eſt pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différens. L'arſenic par ſon exceſſive âcreté qui ronge & enflamme, tue par une inflammation prodigieuſe; un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'eſtomac, les boyaux, des vomiſſemens affreux & ſouvent ſanglans, des ſelles ſanglantes, &c.

Le meilleur de tous les remedes eſt d'avaler des torrens de lait; tout ce qui eſt émollient, les décoctions de farine d'orge, de gruau, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent auſſi dès que les douleurs ſe répan-

dent dans le ventre & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le poux fort, une saignée abondante est tres utile, parce qu'elle rallentit les progrès de l'inflammation.

§ IV.

Contre l'effet du Sublimé corrosif pris à trop forte dose.

Le sublimé corrosif est un sel métallique composé de particules mercurielles avec un excès d'acide marin. C'est un poison des plus violens lorsqu'il est pris à des doses trop fortes. Il ronge en peu de tems le gosier, l'estomac & les intestins, & cause des douleurs énormes, des convulsions & souvent une mort prompte.

Le remede spécifique à ce poison, c'est tout sel alkali quelconque, soit fixe ou volatil dont il ne faut pas ménager la dose, lorsque quelqu'un a eu le malheur d'en avaler.

L'acide marin ayant beaucoup plus d'affinité avec les alkalis qu'avec le mercure, il s'attache aux alkalis, & le mercure mis en liberté se précipite. Entre les alkalis fixes, les principaux sont le sel de tartre, ou son huile par défaillance, le sel d'absinthe & les sels lixiviels des plantes & notamment du fresne, du genêt, des tiges de feves,

de sarmant de vigne, &c. Entre les alkali volatils, les principaux sont l'esprit volatil de sel ammoniac, de corne de cerf, &c. Après les alkali, les meilleurs remedes à ce poison sont les absorbans qui s'attachent également, quoique moins fortement, à l'acide marin, décomposent le sublimé & mettent le mercure à nud; tels sont les yeux & pattes d'écrevisses, les coquilles d'œufs, d'huitres & de moulles, le corail préparé, la craie ordinaire; d'ailleurs la plupart de ces substances contiennent encore une espece de gelée propre a lubréfier les intestins excoriés.

Enfin, si l'on manquoit des alkalis & des absorbans, il faudroit recourir aux savons, aux huiles, aux graisses, au lait même; si l'on manquoit de tout cela à la fois, on feroit avaler de l'eau tiéde en abondance, pour tâcher du moins d'éteindre & d'énerver l'activité de ce poison,

Malgré l'envie & les cabales, le mercure sublimé corrosif, pris à une dose convenable & conduit sagement par un Médecin, a acquis la prééminence sur tous les autres remedes anti-vénérien. Des succès reconnus & constatés à l'Armée & dans les Hôpitaux Militaires & chez l'Etranger, assurent l'efficacité de ce remede & la supériorité sur la barbare méthode des frictions, qui en énervant les malades, ne détruisent pas souvent le malheureux levain qui restoit dans le sang.

L'ignorance décrédite les bons remedes,

& s'ils sont dangéreux, ce n'est que lorsqu'ils sont confiés à des mains inexercées, mais ils deviennent un moyen de guérison lorsqu'ils sont prudemment administrés. Ceux qui déclament contre le sublimé corrosif, s'ils devenoient plus honnêtes, cesseroient bientôt leurs odieuses manœuvres & consulteroient moins leur intérêt personel, que le bien public. Du reste ils devroient se condamner au silence, voulant être juges & parties sur une affaire qui les intéresse.

§ V.

Contre l'effet de l'Opium pris à trop forte dose.

C'est une idée presque généralement adoptée que l'opium, qui pris dans une dose convenable, assoupit les sens & procure le sommeil; administré dans une dose plus forte, doit causer un sommeil qui conduit à la mort sans aucune souffrance, & même sans qu'on s'apperçoive de la séparation de l'ame & du corps. Cette erreur a engagée beaucoup de gens ennuyés de vivre à prendre de l'opium comme poison, & ils ont appris quoique trop tard que la vie n'est pas détruite, ni là mort procurée sans les plus grandes angoisses.

Comme la premiere & la plus forte action de l'opium est sur l'estomac, la premiere intention doit être d'émousser son acrimonie & de l'évacuer le plutôt qu'il est possible, ensuite de ranimer la Nature par des stimulans chauds & nerveux.

C'eſt pourquoi on fera prendre l'éméti-que en lavage au malade ; lorſque les vo-miſſemens auront fini, on le mettra ſur une chaiſe. On donnera en même tems au malade le remede ſuivant.

Prenez eau de pouliot ſimple une once & demie ; eau de noix de muſcade, vinaigre diſtillé, de chaque deux gros, confection cordiaque, poudre de valeriane ſauvage, de chaque une drachme, ſirop de ſafran, deux drachmes, teinture de caſtor, vingt gout-tes. Mettez le tout pour une doſe & répétez le de demi-heure en demi-heure, juſqu'à ce que le malade en ait pris quatre doſes, & alors il n'en prendra qu'au bout de deux, trois, quatre heures, ſelon le beſoin. La boiſſon ſera une eau de gruau.

Si le malade, malgré tous ces ſoins, ne peut être tenu éveillé, il faudra appliquer des véſicatoires aux bras & ajouter un julep cam-phré au traitement rapporté.

§ VI.

Moyens de ſecourir les Noyés.

Les moyens de ſecourir un noyé, con-ſiſte 1°. à le déshabiller, l'eſſuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, le tenir chaudement ſur le dos ſans lui in-tercepter l'air. 2°. De faire entrer de l'air dans ſes poumons en lui ſoufflant dans la bouche par le moyen d'une canulle & lui pinçant les deux narrines, 3°. D'introduire

dans ses intestins la fumée de tabac par le fondement, soit avec la machine fumigatoire qu'on trouve dans les Corps-de-garde de Paris, soit à son défaut en se servant de deux pipes, dont le tuyau de l'une sera introduit avec précaution dans le fondement de la personne retirée de l'eau, les deux fourneaux appliqués l'un sur l'autre, tandis que quelqu'un soufflera la fumée du tabac par le tuyau de la seconde pipe : ce qui est à la portée de tout le monde. 4o. Enfin de lui présenter sous le nez de l'esprit volatil de sel ammoniac & de lui frotter toute la surface du corps avec une flanelle trempée dans de l'eau-de-vie camphrée, ou toute autre eau spiritueuse & de lui faire prendre ensuite une cuillerée de cette liqueur. Il faut bien se donner de garde de suivre la cruelle pratique de suspendre le noyé par les pieds & de le balotter dans un tonneau, étant un moyen de l'étouffer. On a cru pendant longtems que c'étoit l'eau contenue dans la poitrine & l'estomac qui suffoquoient les noyés ; mais l'autopsie des cadavres a démontré le contraire & a donné le dementi le plus formel à une assertion aussi fausse & aussi peu fondée ; car il est prouvé que la seule interception de l'air est la cause de leur mort. Les expériences de la machine pneumatique prouvent la nécessité de l'air pour la vie. Qu'on interroge la-dessus tous les plongeurs & ceux qui ont manqués de se noyer ? ils répondront qu'ils ont avalé une gorgée d'eau, mais qui ne leur en est point

entré dans la poitrine. S'ils y eussent restés tout à fait, la respiration leur auroit manqué, le sang se feroit accumulé dans les poumons, d'où il auroit reflué sur le cerveau, les convulsions seroient venues ensuite, les sphincters se feroient bouchés, ils auroient été suffoqués & n'en auroient pas avalé une goutte de plus.

§ VII.

Contre la vapeur du Charbon.

Comme rien n'est si dangereux que la vapeur du charbon & de la braise, que les imprudences en ce genre sont trop fréquentes, les accidens qu'elles causent fort graves & les moments où il est encore possible de donner du secours trop courts, pour qu'on puisse attendre le Médecin ou Chirurgien : J'ai cru devoir enseigner les moyens les plus aisés & les plus utiles pour ranimer dans les personnes qui ont été frappées par la vapeur du charbon le mouvement vital, quand il n'est pas entierement cessé ou quand il ne l'est que depuis quelque tems. Il faut en pareil cas porter la personne à l'air libre & froid & faire tous ses efforts pour faire entrer dans les poumons un air nouveau froid, à moins qu'on ait une certitude physique par le refroidissement ou autrement qu'il est mort depuis du tems. On lui fera respirer de l'eau de luce ou toute autre eau spiritueuse. On lui versera dans

la bouche du vinaigre ou du jus de citron, & on lui donnera des lavemens de tabac, comme nous venons de l'indiquer pour les personnes noyées.

Les accidens causés par la vapeur du charbon, malheureusement trop communs de nos jours, auroient dû rendre les hommes plus circonspects. La mort des sieur & dame Lemaire, Marchands de Modes, rue Saint-Honoré, à l'enseigne *de la Corbeille Galante*, en fournit une preuve bien évidente.

On employera le même moyen pour les personnes qui auront été suffoquées & étouffées par la vapeur qui s'éleve des caves & des celliers, dans la fermentation du vin, du poiré, du cidre, &c.

ARTICLE TROISIEME.

MOYENS PRÉSERVATIFS DE NOMBRE DE MALADIES.

§ I.

GUERIR fut & sera toujours la premiere intention du véritable Médecin dans la cure des maladies; mais encore n'est-elle jamais la seule. Ses vues ne se bornent pas là seulement, elles ont pour objet de garantir & de prévenir les maux. En effet, si c'est avec raison que l'on regarde comme

beaucoup plus avantageux à l'humanité, l'art de préserver des maladies que l'art de guérir, la Médecine prophilactique doit obtenir la préférence sur toutes les autres branches de cet art salutaire, rendant les autres parties de cette science inutiles si elle étoit portée à la perfection.

§ II.

Préservatif contre les vapeurs malignes du serein utiles aux Voyageurs & aux Soldats.

Pour se préserver des vapeurs malignes du serein, il ne s'agit que d'humecter le corps d'eau salé, & de se couvrir de ses habits pendant que l'on est encore humide, à raison de quoi le bain d'eau de mer est très-favorable, lorsqu'on est à portée de le pouvoir prendre: dans d'autre cas, on y supplée avec le même avantage en portant du sel sur soi. Six onces de sel gris mélangé avec deux pintes d'eau, donne une substance saline à peu près semblable à l'eau de mer, & c'est le degré auquel il s'agit de se fixer: d'où il suit que toutes sortes de sel peut produire le même effet en augmentant plus ou moins la dose suivant la bonté & le degré de la salaison.

La Nature elle même semble nous avoir voulu enseigner ce remede *ou préservatif* dont elle nous garantit l'efficacité par l'usage constant dans lequel sont les habitans

de l'Isle d'Ormus * de coucher sur des tapis au haut de leurs maisons, exposés à l'air, sans aucun préjudice pour leur santé.

§ III.

Préservatif contre les maux de dents & les fluxions.

Un moyen facile & peu dispendieux de se garantir pour toujours des maux de dents & des fluxions, consiste après s'être lavé la bouche tous les matins, comme la propreté & même la santé l'exigent, à se rincer la bouche avec une cuillerée à café de bonne eau-de-vie de lavande distillée, à laquelle l'on veut on ajoute autant d'eau chaude ou d'eau froide, pour en diminuer l'activité. Ce moyen innocent & simple est un préservatif très-sûr, dont une longue expérience a toujours confirmé le succès.

§ IV.

Préservatif contre les effets du froid.

Au moment qu'une personne entre dans une maison avec les pieds & les mains transis, ou, comme on dit communément, engourdis & morts de froid; au lieu de cou-

* Cette Isle d'Asie, située à l'entrée du golfe Persique, n'est, pour ainsi dire, qu'un amas de rochers couverts de pierres de sel; les maisons mêmes sont bâties de ces pierres.

tir après du feu, devroit rester dans une chambre froide & sur le champ tremper ses mains & ses pieds, s'il le faut, dans un sceau ou un bassin d'eau aussi froide qu'il pourra le supporter, jusqu'à ce qu'il commence à sentir un peu de chaleur ; effet qu'il sera fort surpris d'éprouver au bout d'une ou deux minutes. C'est la méthode la plus efficace pour préserver les enfans des engelures.

Cette doctrine est directement contraire à cette maxime reçue, que les contraires se guérissent par les contraires, mais je certifie qu'elle se trouve vraie par les expériences, & qu'elle est encore confirmée par ce qui se pratique en Russie, où il est commun pendant l'hyver de porter des viandes de toutes especes (quand elles sont entierment gelées,) des pays fort éloignés jusqu'à Petersbourg, & de les déposer dans des glacieres, jusqu'à ce qu'on en ait besoin ; pour lors en les faisant tremper pendant quelques tems dans de l'eau froide, les particules de glace en sont extraites & la viande est propre pour servir à l'usage ordinaire de la table.

§ V.

Préservatif de la petite Vérole.

Au nombre des moyens prophilactiques de la petite vérole, on peut placer de ce nombre *l'Inoculation.* Les découvertes les plus utiles & les plus importantes sont tou-

jours vivemens contestées dans leurs principes, c'est même en quelque sorte une marque certaine de leur utilité. C'est ce qui est arrivé à l'inoculation combattue d'abord par l'intérêt & le fanatisme, mais défendue depuis par la raison & le succès. Depuis longtems les avantages qui doivent en résulter sont calculés, la petite vérole naturelle nous décime, l'inoculation nous milléfime. Il est maintenant au pouvoir de la médecine d'arrêter les déplorables effets de ce fléau qui ne fait grace de la vie qu'en défigurant les traits. Il ne s'agit donc plus ici d'élever des doutes en faveur de cette pratique ; les Mémoires éloquens & solides publiés sur cette utile découverte par de célebres Médecins, tant d'expériences heureuses confirmées tous les jours par de nouveaux triomphes, ne laissent aucun nuage sur l'excellence de cette méthode, surtout depuis que MM. Richard & Jouberthou, Médecins inoculateurs françois, l'ont portée au plus haut degré de perfection & de certitude sur la Personne de notre jeune Roi & des Augustes Princes & Princesses du Sang Royal.

Il ne reste donc qu'à divulguer autant qu'il est possible la méthode d'inoculer la plus simple, la plus facile & la plus sûre & la mettre à la portée de tout le monde, afin que cette opération soit l'ouvrage des meres, des nourrices, des gouvernantes, &c.

Voici la maniere la plus simple de procéder à l'inoculation : on met à découvert les deux bras du futur inoculé, on charge deux

deux lancettes avec du pus varioleux en perçant plusieurs boutons en pleine suppûration à un varioleux, ensuite on souleve doucement l'épiderme avec l'instrument, ayant grand soin de ne pas faire saigner la petite playe qu'on a faite & qui doit être imperceptible. On fait deux piquures pareilles sur chaque bras, ayant soin de presser le doigt aussitôt apres sur l'endroit piqué, afin que le pus qui s'est arrêté en partie au bord de la plaie, y pénetre davantage. Ensuite on abandonne le malade à lui-même, qui ne sentant rien & n'appercevant aucune blessure, reprend sa premiere gaieté, que la perplexité du moment lui avoit fait perdre. On aura attention de laisser les malades à l'air libre & de purger l'inoculé avec une médecine ordinaire, lorsque la dessication des pustules sera achevée.

Plusieurs Auteurs Médecins pensent que la préparation à l'inoculation doit se faire avec des remedes tirés du mercure. On peut mettre de ce nombre le grand Boerhaave & MM. Sutton, célebres Médecins, Inoculateurs Anglois, dont la poudre est un composé d'une partie considérable de ce minéral. Ce moyen pourroit-être mis en usage très-avantageusement, non seulement comme préservatif, mais encore comme curatif, ce qui pourroit empêcher la petite vérole de devenir confluente. La petite vérole est une maladie cutanée, qui peut être confondue pour la façon de guérir avec les dartres, cloux, galles de toutes especes. Le

mercure sublimé corrosif, pris intérieurement, est propre à ces sortes de maladies, & ne l'est pas moins pour la petite vérole, qui par elle-même n'est autre chose qu'un virus inné qui se développe à différens âges plus ou moins malignement. Ce sont des idées qui ont besoin d'être développés & qui trouveront leur place dans un ouvrage qui doit paroître incessamment sur cette matiere.

§ V.

Préservatif des Maladies vénériennes.

Depuis long-tems on s'est occupé des remedes prophilactiques des maladies vénériennes, & l'expérience n'a que trop malheureusement appris qu'ils sont tous futils & incapables de répondre à l'attente de celui qui voudroit les employer. Quel fond peut-on faire en effet sur des prophilactiques, dont la plupart ne sont que des huileux, des astringens ou des recettes pures & simples de remedes propres à guérir ces maladies? Le faux de ce raisonnement saute trop aux yeux pour prendre la peine de les refuter. Le nœud de la difficulté étoit de trouver dans la Nature une substance quelconque, qui combinée avec le virus eut assez d'énergie & d'activité pour le décomposer sur le champ: Eh bien! ce coin tant desiré, capable d'entamer ce nœud, est enfin trouvé & consigné par un bienfaiteur de l'humanité, dans un ouvrage très-intéressant qui vient de paroître tout récem-

ment sur cette matiere, intitulé : Manuel Anti-Syphilitique, *ou Essais sur les Maladies Vénériennes*; avec un *préservatif de ces Maladies*, par M. DE CEZAN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, *& se trouve à Paris, chez* DESVENTES DE LA DOUÉ, *Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis du Collége de Louis-le-Grand.*

Le Préservatif que l'Auteur donne généreusement au Public, réunira d'autant plus les suffrages, qu'il est, malgré son extrême simplicité, conforme aux loix de la Chymie & de la Physique.

ARTICLE QUATRIEME.

Préjugés contraires à la Santé.

Beaucoup de gens croient

I.

QUE les fruits donnent la dissenterie : il n'est pas bien décidé que les fruits soient la cause de la dissenterie ; mais il est bien prouvé que les fruits aqueux, doux, sucrés, légérement acides, toujours & bien murs, non-seulement ne causent pas cette maladie, quand ils sont pris même en assez grande quantité ; mais que beaucoup de personnes en ont été préservées & plusieurs en ont été guéries en mangeant des fruits & on voit la maladie attaquer des gens qui n'en ont point mangés. D ij

II.

Que plus on mange, plus on a de force & plus on engraisse; un examen attentif & réfléchi prouve que cette opinion est fausse & aussi erronée que celle des personnes qui s'imaginent, qu'il faut, quand on n'a point d'appétit, s'efforcer de manger; c'est ce qu'on appelle manger par raison & ce que l'on pourroit appeller manger sans raison. Le défaut d'appétit vient presque toujours ou du dérangement de l'économie animale en général, ou de celui de l'estomac; si l'on prend alors des alimens, quoique la Nature n'en demande pas, on augmente par une indigestion le mal qui existoit déjà & on s'en donne un nouveau.

III.

Que le sucre est nuisible à la santé; cette opinion même a gagné les gens de l'Art; un Médecin célebre l'a dit aussi, mais il ajoutoit qu'il ne l'étoit qu'à la bourse à cause de sa cherté.

Le sucre est un composé d'une terre légere, d'un acide volatil, d'une huile subtile & d'un phlogistique. On ne le doit pas compter parmi les sels neutres ou moyens, parce qu'il est reconnu par tous les Chymistes qu'il entre dans la classe des corps muqueux, il résiste à la putréfaction & il a une vertu dissolvante.

On doit regarder le sucre comme un aliment très-sain, qui nourrit; outre cela il adoucit les humeurs, les préserve de la corruption ou putridité; il est capable de

lever les obstructions ; la chaleur qu'il procure est douce & ne surpasse pas la chaleur naturelle. Il facilite la digestion & empêche les fruits de faire du mal. Enfin il divise l'humeur épaisse de la poitrine & de la gorge & favorise l'expectoration.

Le Duc de Beaufort, mort à 70 ans, mangea chaque jours pendant 40 années plus d'une livre de sucre. Cette grande quantité de sucre n'altéroit en rien sa santé ; après sa mort on trouva tous ses visceres bien sains, & toutes ses dents étoient fermes & entieres. Un Anglois dont parle Géoffroy, & qui vécut un siecle entier, avoit accoutumé de manger toujours beaucoup de sucre avec tous ses alimens. On sait que les Negres déserteurs, réduits à succer des cannes à sucre, s'en nourrissent très-bien quinze & vingt jours & même davantage.

M. Garnier, Médecin du Roi en chef à la Martinique, à son retour des isles, a communiqué à la Faculté de Médecine de Paris dont il est membre, dans une Assemblée du *Prima mensis*, une guérison opérée sur lui-même d'une hydropisie ascite, par l'usage du sucre, après avoir tenté inutilement tous les autres remedes ; il faudroit n'être pas Médecin pour ignorer que les remedes contre cette maladie, que le proverbe latin (*Hydrops & quartana Medicorum scandala sunt*), range parmi celles qui font perdre la réputation aux Médecins, sont presque en aussi grand nombre que les spécifiques qu'on débite contre les fievres intermittentes.

EAUX MINÉRALES
DE FRANCE ET ÉTRANGÉRES,

Qui se trouvent à Paris chez le sieur ARNAULD, *seul Privilégié, rue des Prouvaires.*

Nous avons crû devoir parler de ces Eaux en faveur des Etrangers qui pourroient être affectés de quelque maladie ou incommodité, & à qui les Médecins, seuls juges en cette partie, ordonnent quelqu'une de ces Eaux pour le rétablissement de leur santé.

Les prix des Eaux Minérales ont été considérablement diminués par ordre de Sa Majesté, & divisé par Bouteille de quatre pintes, & de pinte pour la commodité publique.

Liste des Eaux Minérales qui sont présentement en usage, dont la taxe est faite par M. de Lieutaud, Chevalier, Conseiller d'Etat, Premier Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Sciences, &c.

Différentes especes d'Eaux Minérales.

Bouteille de quatre pintes ou environ.

Balaruc,	9 l.	La Motte,	8 l.
Vals,	9	Vichy,	4
Cransac,	9	Merlange,	3

Bouteille de trois chopines.

Sedlitz, *en Boheme*,	5 l. 5 f.	Seydschulz, *en Bohême*,	5 l. 10 f.

Bouteille de pinte.

Bonne,	2 l.	8 f.	Bussang,	1 l.	10 f.
Baregé,	2	8	Bourbonne	1	10
Cauteretz,	2	8	Vichy,	1	
Balaruc,	2	8	Forges,		15
Vals,	2	8	Sainte-Reine,		15
Cransac,	2	8	Pougue,		
La Motte,	2	3	Luchon,		
Seltz,	2		Castra,		
Spa,	2		Aumale,		
Plombieres,	2		Contrexeville.		

On trouve pareillement de ces Eaux *à Versailles*, rue du Chenil, à l'ancien Hôtel de Girardin, & *seulement pendant les Voyages du Roi*; *à Compiegne*, chez M. Savouré le jeune, Orfevre-Joaillier, vis-à-vis Saint-Clément; & à *Fontainebleau*, chez M. Blairon, Maître de Pension, rue du Cimetiere.

Eaux Minérales de Passy, anciennes Eaux, 6 sols, *rue des Vieux Augustins.*

Nouvelles Eaux, *rue du Cœur-Volant, Fauxbourg Saint Germain.*

Rue Saint-Honoré, à côté de la rue de l'Arbre-sec.

Eaux de Vaugirard, *rue Garancieres, près Saint-Sulpice*, chez M. de Can, Maître de Pension.

ARTICLE CINQUIEME.

Secours gratuits pour la Santé.

TOUS les Samedis, six Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, avec le Doyen, s'assemblent à la Salle des Ecoles supérieures, *rue de la Bucherie*, pour donner, depuis dix heures jusqu'à midi, des Consultations gratuites & charitables aux Malades qui s'y présentent.

M. Gardane, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, Censeur Royal, des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, préposé par la Police au soulagement des pauvres & même des enfans attaqués de maladies vénériennes.

M. Le Noir, Lieutenant Général de Police, vient d'établir dans Paris des secours gratuits contre les morts apparentes & subites. Ces secours, que l'on trouvera chez tous les Commissaires & qui sont semblables à ceux que la Ville fait administrer aux personnes noyées dans la riviere de Seine, dont le succès constant ne peut être révoqué en doute, consistent en une boîte contenant une nouvelle pipe pour injecter la fumée du tabac, un tuyau pour souffler dans la bouche du mort apparent, & un flacon d'eau

ſpiritueuſe, avec une inſtruction dans laquelle ſont expoſés la maniere d'en faire uſage, & d'autres moyens populaires d'une efficacité même reconnue. Le reſpectable inſtituteur & protecteur de cet établiſſement en a confié la direction à M. Gardane, afin de pouvoir le ſuivre avec exactitude, & le porter, par des recherches continuelles, au point de perfection dont il eſt ſuſceptible. Les Sergens & Caporaux des différens corps de garde de Paris, particulierement inſtruits du méchaniſme de cette boite, ſeront auſſi ſpécialement chargé de l'exécuter en préſence du Commiſſaire & ſous la direction de ce Médecin, quand le cas ſe préſentera. La Police leur accordera une gratification proportionnée à leur zele, toutes les fois qu'ils auront eu occaſion de l'exercer avec ſuccès. L'inſtruction & la boite ſe trouvent chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, & ſe vendent 12 livres, franc de port par tout le Royaume.

M. Le Febure, Baron de Saint-Ildephont, de pluſieurs Académies, Docteur en Médecine, Médecin de la Ville de Verſailles, & demeurant à Paris, rue du Foin Saint-Jacques, au Collége de Maitre-Gervais, donne *gratis*, à toutes perſonnes, un Remede certain pour obvier aux douleurs de l'enfantement. Il va paroître de lui un excellent avis aux femmes groſſes, & à celles qui veulent nourrir.

OBJETS DIVERS ET NOUVELLES NOUVELLES RELATIVES A LA SANTÉ.

§ I.

Bains Médécinaux.

CEs Bains falutaires sont de l'invention du sieur Poitevin, Privilégié du Roi pour les Bains chauds de la riviere de Seine, situés vis-à-vis des Thuilleries ; un malade peut recevoir chez le sieur Poitevin des douches presque avec autant de succès qu'aux sources des Eaux Minérales, soit naturelles, soit artificielles, parce qu'une pompe fait remonter l'eau que le malade a reçu sur la partie douchée, d'un bassin qui est sous lui, dans le réservoir qui est au-dessus, ainsi la douche continue sans interruption. Ce secours avantageux au public, a été couronné de l'approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

On a encore cet avantage, que le prix de ces Bains, n'est que de 3 livres, & 12 sols pour les garçons.

Le sieur Barry, ancien Chirurgien Major des Galeres de Malte, rue Saint-Honoré, Hôtel d'Aligre, donne des Bains à

48 sols tout compris, où l'on joint à la pureté de l'eau, la propreté, l'ordre & la promptitude du service; il administre pareillement des Bains aromatiques pour les gouttes sciatiques.

§ III.

Pour les Maladies Vénériennes.

On n'ignore point que MM. les Médecins traitent avec succès ces sortes de maladies, mais dans un ouvrage qui a pour objet d'indiquer tous les secours qui tendent à la conservation des Citoyens, on auroit à se reprocher de passer sous silence des remedes que des Médecins amis de l'humanité ont consacré généreusement au bien public.

Martin, Apoticaire, rue Croix des Petits-Champs, vend toutes sortes de chocolat, le chocolat de santé, le chocolat purgatif & le chocolat anti-vénérien de M. Le Febure, Baron de Saint-Ildephont, Docteur en Médecine & de plusieurs Académies.

Sage, rue de Bussy, Apoticaire de Monsieur, de l'Académie Royale des Sciences, &c. vend un défensif martial vulnéraire pour la guérison des foulures, entorses, &c. & l'eau fondante anti-syphilirique & préservative de M. de Cezan, D. M. P.

Jaquet, Chymiste & ancien Chirurgien du Prince de Wirtemberg, rue de Vaugirard, près du Luxembourg, vend une préparation antimoniale, approuvée par la Faculté de Médecine de Paris, qu'il employe très-heureusement dans toutes les maladies de la peau, & autres maux pro-

venants de l'acrimonie des humeurs, lait répandu, écrouelles & maladies vénériennes.

Buchoz, ayant ci-devant droit d'exercer la Médecine, à la faveur d'une charge qu'il avoit chez Monseigneur le Comte d'Artois, s'est fait annoncer (dans le petit Almanach de trois sols pour mettre sous verre,) pour guérir les fleurs blanches, les maladies de poitrine & les maladies vénériennes, avec un certain remede dont il garde devers lui la composition, nommé *Electuaire de Marquet* : nous ferons remarquer que ce Docteur se rapproche furieusement du Charlatan *Molinier*; ils donnent tous deux leur anti-vénérien dans les maladies vénériennes & maux de poitrine.

§ IV.

Objets divers.

Gallien, Apothicaire du Roi, rue Saint-André-des-Arts, seul possesseur des *Tablettes pectorales de Spitzlay*, connues depuis très-long-tems pour un remede excellent contre toutes les maladies de poitrine, rhume, &c. continue de vendre avec succès les véritables tablettes de menthe poivrées d'Angleterre, propres pour humecter & rafraîchir; un opiat & l'eau vulnéraire rouge de Capron, pour les dents, & le véritable vinaigre admirable & sans pareil pour toutes les maladies de la peau, &c.

Cadet, rue saint-Honoré, ancien Apoticaire major de l'Hôtel Royal des Invalides, de l'Académie Royale des Sciences, &c. tient la pâte d'orge de feu M. de Chamousset,

propre à faire des bouillons pour les valétudinaires.

Faciot, Confiseur, rue Saint-Denis, débite avec succès la poudre de Limonade pour la Marine, dont il fournit les Vaisseaux de Sa Majesté. Cette Poudre, mise à la valeur d'une cuillerée dans un verre d'eau, est utile aux Voyageurs &c, auxquels elle procure dans l'instant un breuvage aussi salutaire qu'agréable & rafraichissant. Prix 3 livres la livre. Il débite avec le même succès, le véritable chocolat d'Espagne, fabriqué à Pampelune, & une eau de retine souveraine pour les maladies des yeux.

Gattinée, Distillateur, Enclos Saint-Martin, à Paris, & dans le Château de Versailles, au bas de l'escalier des Princes; vend l'Essence Virginale, nommée Savonnette de la Cour, dont il est seul inventeur. L'essence de beauté du sieur *Duboff*, n'en est qu'une contrefaction informe.

Bouquillon; à l'Abbaye Saint-Germain, Cour des Religieux, fait toutes sortes de gelées de fruits, de racines, de chair d'animaux &c. approuvés par la faculté de Médecine de Paris.

Demunaut, Expert Dentiste, rue des Vieux-Augustins, débite avec succès une essence & un opiat propres à blanchir, nétoyer, raffermir & conserver les dents.

Maille, seul Vinaigrier du Roi & de Leurs Majestés Impériales, rue Saint-André-des-Arts, est l'inventeur & le fabricateur de nombre de Vinaigres, comme celui de fleurs

de citron, pour les boutons, le vinaigre d'écaille, pour les dartres; le vinaigre romain, si accréditě par ses succès, qui blanchit les dents, en prévient & en arrête la carie, les raffermit dans leurs alvéoles; le nouveau Vinaigre de rouge, dont le beau sexe éprouve des effets si avantageux, ayant le précieux avantage de conserver à la peau toute sa fraîcheur en même tems qu'il l'embellit & qu'il prévient les inconvéniens qui résultent pour nos Dames de l'usage du carmin. Ce Vinaigre de rouge imite les plus belles couleurs, au point qu'on les prend pour des couleurs naturelles, sur-tout lorsque la peau est blanche, &c. &c. On trouve aussi chez cet habile Distillateur toutes les especes de vinaigres au nombre de plus de 200 sortes. Le sieur Maille distribue depuis le 1 Dimanche de Novembre, de la Moutarde pour les engelures, *gratis*, en faveur des pauvres; la distribution commencée à 8 heures du matin & finit à midi. Cette distribution aura lieu jusqu'au dernier Dimanche d'Avril suivant. Quant aux personnes qui sont en état de payer, les moindres pots sont pour elles de 1 livre 10 sols.

Heran, aux Gobelins, a le secret de corriger les vins gâtés, qui sont amers & qui tournent à l'aigre. Il améliore ceux qui ont été falsifiés par certains mélanges pernicieux; il l'a soumis à l'examen de l'Académie Royale des Sciences & de la Faculté de Médecine de Paris.

Madame Lenfant, rue des Mathurins, a

des mannequins pour l'exercice du manuel des accouchemens; les proportions naturelles, soit dans le bassin, soit dans le fœtus, y sont exactement observées. Ces ouvrages sont très-utiles a ceux qui veulent faire des Cours d'accouchemens, ou s'exercer dans cet Art.

Le Magasin général des Plantes des Montagnes de la Suisse, des Volges, des Pyrénées, de la Savoye, d'Auvergne & des Isles, rue Dauphine, Hôtel de Genlis, où est le tableau d'Apollon, qui l'indique. On y trouve une Poudre céphalique simple & vulnéraire, de l'excellente pâte de guimauve, de la blanche & de la brune, un sirop pectoral de cresson de roche; des boules d'acier vulnéraires de Nancy, du chocolat de Bayonne & de Turin, & autres fabriqués à la façon d'Espagne.

Manufacture, rue Basse, Porte Saint-Denis, de Poëles Hydrauliques, économiques & de santé, qui, par le moyen d'un bain-marie, combine la chaleur seche & la chaleur humide. Le Decret favorable de la Faculté de Médecine, est un sûr garant de leur salubrité.

Prix des Drogues qui entrent, soit dans les médecines, soit dans d'autres compositions.

La manne en larmes ou en sorte, est la plus estimée. On reconnoît qu'elle est nouvelle, lorsqu'étant rompue, on y apperçoit une sorte de syrop. Elle coute 6 sols l'once.

La bonne rhubarbe est la nouvelle ; elle doit avoir un goût astringent & un peu amer ; l'odeur aromatique, d'un jaune doré & de couleur de noix muscade en dedans. Prix le gros 10 sols.

La meilleure casse est celle dont les bâtons sont gros, pesans, ne sonnant point quand on les secoue. La casse mondée coute l'once, 2 sols.

Les follicules de séné, doivent être épaisses, grandes, d'une couleur verdâtre, & la semence qui est dedans grosse & bien nourrie ; il faut rejetter celles qui sont noirâtres & déchirées, comme mal saines. Le gros coute 2 sols.

Les meilleurs tamarins sont gros, nouveaux, couleur de jeai & d'un gout aigrelet & agréable, l'once 4 sols.

Le sel polychreste, ou de seignette, le paquet 1 livre, le gros 3 sols.

Le quinquina, l'once coute 1 liv. 4 sols.

La thériaque, que l'on sçait être très-propre contre toutes sortes de poisons, morsures de bêtes vénimeuses & enragées, coute le gros, 2 sols.

La confection d'hyacinthe, qui est excellente pour fortifier le cœur dans les défaillances, les foiblesses d'estomach, &c. le gros coute 2 sols.

L'eau de mélisse, dite des Carmes, dont on se sert dans tous les syncopes, évanouissemens, apopléxies, &c. La petite bouteille coute 16 sols.

Nous ne mettons point le prix des drogues

simples ou herbes & racines médicinales qui entrent dans les remedes, elles sont en trop grand nombre pour les spécifier; & d'ailleurs on en trouve chez tous les herboristes.

OBSERVATIONS

Du fameux Docteur Soholsius, avant d'en venir à la saignée.

Le sang est le baume de la santé, c'est l'ame de la vie, il est porté du cœur par les arteres, d'où il est ramené au cœur par les veines; cette précieuse & admirable liqueur fournit à toute la machine la substance qui lui convient, ce qui fait que le cerveau envoye au cœur des esprits & le cœur renvoie aussitot du sang au cerveau pour qu'il y produise de nouveaux esprits; la circulation est la merveille des merveilles, dès qu'elle cesse l'homme expire.

Il passe ordinairement 500 livres de sang par jour dans le cœur de l'homme de moyenne taille, & son cœur bat environ 4200 fois par heure.

Il est de la derniere importance de n'avoir recours à la saignée que dans des cas extrêmes & d'après l'avis d'un Médecin très-prudent ou d'un Chirurgien, moins intéressé que charlatan.

Il ne faut point saigner un homme constipé, mais lui lâcher le ventre par des émolliens.

Ne ſaignez point après une longue maladie, ni lorſque l'eſtomac eſt plein.

Ne ſaignez point une femme qui a ſes mois ou qui va les avoir.

La ſaignée eſt contraire dans les grandes chaleurs & dans les grands froids.

La ſaignée eſt mortelle après le repas.

La ſaignée eſt mortelle aux vieillards.

La ſaignée du bras doit être faite à jeun, & les autres l'après-midi, & après que la digeſtion eſt faite.

On riſque beaucoup de faire faire une fauſſe couche à la femme groſſe que l'on ſaigne, ſoit dans les premiers jours de la groſſeſſe ou dans les derniers.

Vous ne ſaignerez jamais moins de trois jours après qu'une forte évacuation ſera ſurvenue ou aura ceſſé.

Ne ſaignez point un corps affoibli par quelque cauſes que ce ſoit.

La ſaignée eſt mortelle à un convaleſcent.

La ſaignée eſt mortelle au ſortir du bain, & pernicieuſe après un exercice violent ou une marche forcée.

Malgré la plénitude; quand les regles ou les hémoroïdes fluent, il ne faut ſaigner qu'après le flux ceſſé.

Ménagez le ſang des perſonnes graſſes, car elles en ont peu. Ne ſaignez point dans l'enfance. On ne ſaignera point après le coït.

N. B. La ſaignée eſt inconnue dans les pays les plus peuplés, tels qu'à la Chine, au Japon. Nos anciens Germains ſi robuſtes & de longue vie ignoroient la ſaignée.

ANECDOTES.

UN celebre Médecin fut appellé auprès d'un Prince, il demanda en arrivant à la Cour, comment l'on y vivoit? On lui répondit : *on ne mange que lorsqu'on a faim & on ne se satisfait pas entierement, l'on use de tout avec modération.* Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici,

Démocrite *, dit *Gui Patin*, étoit un homme admirable pour bien choisir les nourrices, car il se connoissoit excellemment au lait. Pour le prouver, on dit qu'un jour s'étant fait apporter du lait, il devina en présence d'Hypocrate qu'il étoit d'une chevre noire, laquelle n'avoit fait qu'un chevreau. On lui attribue encore une autre connoissance très-fâcheuse pour certaines fausses prudes; en voici une preuve. Ayant un jour salué une fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il connut à l'air de son visage, qu'elle avoit consenti, depuis qu'il l'avoit vue, à perdre sa virginité. M. *Démocrite*, ajoute ce caustique écrivain, n'auroit guère reçu de visite en ce pays: on auroit trop appréhendé l'indiscrétion de son art.

* Peu de gens, peut être favent que Démocrite étoit Médecin, les deux tiers des grands hommes l'ont été. Locke, ce Locke si célèbre par l'anatomie de nos pensées, Copernic, Perrault, Scaliger, Paul Jove, Fracastor, quels hommes

La belle Austrigide obtint en mourant, du Roi Gontran son mari, qu'il feroit tuer & enterrer avec elle les deux Médecins qui l'avoient soignée pendant sa maladie. Ce sont, je crois, dit l'agréable Sainte-Foix, dont j'emprunte l'expression, les seuls qu'on ait inhumés dans les tombeaux des Rois; mais je ne doute pas que plusieurs autres n'ayent mérité le même honneur.

Le Docteur *Venette* parle de la femme d'un Catalan, qui fut obligée de s'aller un jour jetter aux pieds du Roi, pour implorer son secours, sur l'excessive vigueur de son mari, qui, à ce qu'elle dit, *lui oteroit bientôt la vie, si l'on n'y mettoit ordre.* Le Roi fit venir ce mari, pour sçavoir la vérité. Il avoua avec franchise que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes. Sur quoi le Roi lui défendit, par Arrêt, & *sur peine de la vie*, de s'abandonner plus de six fois à la violence de ses transports, de peur que par l'excès de ses embrassemens, il n'accablât son épouse. Il faut avouer que cet Arrêt est fort singulier; mais qu'il est encore plus rare que les Souverains soient dans le cas d'en porter de semblables.

L'Histoire nous a conservé un exemple remarquable d'une autre prodigieuse vigueur. On a la lettre que l'Empereur Proculus écrivit à un de ses amis, & où il dit: qu'ayant fait cent prisonnieres, la premiere nuit dix d'entre elles gouterent dans ses bras ce que l'amour offre de plus charmant, & qu'en quinze jours, toutes avoient senti les mêmes douceurs.

Le feu Maréchal de Saxe, cet homme d'un génie si beau, étoit d'une force qu'Homere auroit bien vantée, s'il eût eu à chanter les hauts faits de ce Héros : on dit qu'il rompoit entre ses doigts un écu de six livres ; mais montroit-il en cela plus de force que ce Tambour de Royal Wallon, qui parcouroit à pas lents un cercle de cent hommes, avec un sceau plein d'eau, portant sur . . . .

. . ... Ce surplus, ce reste de machine,
Bout de Lacet aux hommes excédant ?
LA FONTAINE, *Contes.*

FIN,

TABLE DES MATIERES.

Troisieme Partie.

Fin de la Table.



